

## V a r i a

### NOTES PRELIMINAIRES SUR LA GROTTTE DU CROS (SAILLAC, Lot). *Trouvailles en surface*

La grotte du CROS est une perte de ruisseau à 200m du hameau du CROS, commune de SAILLAC (LOT). Pour la situer sans carte, disons simplement qu'elle se trouve à 170km à vol d'oiseau de Bordeaux d'une part, et de la Méditerranée d'autre part. Nous sommes en pleine région des causses qui bordent le Massif central au SO. et ont servi de voie de transmission aux dolmens, entre les groupes languedociens et la façade atlantique.

Nous ne faisons pas ici l'étude complète de ce site que nous n'avons pas découvert, mais croyons utile de faire connaître les objets que nous y avons recueillis en surface. Déjà notre collègue Darasse a décrit la caverne et les objets qu'il y a trouvés<sup>1</sup>. Le ruisseau qui se perd dans cette grotte ouverte dans la commune de SAILLAC, dans le LOT à une résurgence, dans la commune de LOZE (TARN ET GARONNE) à St GERY, après un parcours souterrain de 3km500.

Le 16 Avril 1955, nous remarquions une quantité considérable de débris de poterie dans une salle éloignée d'une trentaine de mètres de l'entrée et qui n'est accessible que par une chatière.

A l'extrémité de cette salle, nous trouvions après reptation dans un "laminoir", une urne (Pl. n.º V) à peu près entière.

Le 18, après avoir brisé un rideau stalagmitique, l'un de nous (A. G.), pénétrait dans de nouvelles galeries où se trouvait, tout à fait en surface ou à peine couverte par de la boue, de la vaisselle hallstattienne, dont quelques pièces presque intactes.

---

<sup>1</sup> P. DARASSE. *Dépôts funéraires de la région de CAYLUS*, in *Bulletin de la Soc. des Sc. Nat. du TARN ET GARONNE*. Tome 2. 1953, p. 29-33.

Ces vases avaient été entraînés dans ces couloirs inaccessibles aux hommes par des crues, sans doute anciennes, du ruisseau souterrain qui a ravagé à plusieurs reprises la chambre sépulcrale. Certaines de ces urnes étaient encore en liaison avec des cendres.

Avec l'aimable autorisation de notre collègue P. Darasse, nous ajouterons à nos propres découvertes, quelques pièces qu'il a décrites dans l'article cité, afin de donner un *panorama* plus complet du matériel recueilli à ce jour.

#### A) *Industrie Lithique.*

a) Haches polies: plusieurs spécimens en pétro-silex vert olive à coupe rectangulaire, parfaitement polies surtout près du tranchant. Ce sont des imitations de haches plates en cuivre.

Une hache polie en roche dure d'aspect marbré gris-noir (fibrolithe?), de section ovale. La plupart sont brisées.

b) Eclats de silex atypiques.

c) Une bille sphérique de 23mm de diam. en pierre dure d'aspect marbré.

Ces pièces ont été trouvées à l'entrée de la grotte et ne proviennent pas de la nécropole.

#### B) *Industrie Osseuse.*

P. Darasse avait trouvé des fragments de poinçons et de lissoir, une pointe de flèche à ailerons et pédoncule (généralement de type pyrénéique mais il n'y a pas de gobelets campaniformes associés), et un anneau.

Nous avons trouvé deux poinçons (Pl. I); un os grossièrement ouvragé, présentant à son extrémité une incision partiellement circulaire.

Un grain de collier en bois de cerf. Une pièce exactement identique a été trouvée, dans la *grotte de la Poujade supérieure* à Millau (Aveyron) par Mr Chateau.

#### C) *Bronze.*

Le métal est très rare. On avait déjà trouvé deux pendant d'oreilles de grande taille: rubans de bronze de 1cm de large, divisés en bandes parallèles et ornés de hachures obliques sur les marges. Déchelette les classe dans le Hallstatt B-C (Déchelette tome 3, pl. VII, numéro 9, ce dessin représente un exemplaire exactement semblable aux nôtres).

Nous avons trouvé il y a quelques années, un pendant d'oreille

semblable et un arc de fibule dans la résurgence de *St. Gery* et provenant sans aucun doute de la perte du *Cros*.

D) *Ceramique*.

1) *Chasséen*.

Le chasséen est représenté par la poterie noire, lustrée, unie ou traversée de zones beiges, ainsi que des fragments à tons briques. Elle est toujours bien cuite.

Nous avons recueilli de nombreux tessons et notamment:

a) Des cordons multiforés avec canalicules mordant sur la panse de part et d'autre. (Fig. 2. Pl. I.)

b) Des mamelons perforés de la même façon, qui est caractéristique du chasséen. (Fig. 3. Pl. I.)

c) Des fragments d'écuelles carénées du type de la Lagozza, à dégraissants de cristaux de calcite. Le col qui surmonte la carène est vertical (Fig. 5) ou rentrant, ou encore, légèrement rentrant puis éversé près du bord. (Fig. 4. Pl. I.)

d) De gobelets peu galbés.

e) Des rebords d'assiettes décorées de triangles remplis de quadrillages ou simplement hachurés, décor exécutés après cuisson. (Cfr. Figs. 6 à 9.) Il faut insister ici sur la beauté de ces fossiles qui malgré un facies local prennent place dans la grande famille chasséenne. Nous avons là des tessons décorés du *chasséen A* de J. Arnal.

Des trouvailles similaires ont été faites par Mr. Caussanel à *Villefranche de Rouergue (Aveyron)* dans un abri sous roche, et par MMrs Stern et Bousquet, dans l'ouest de *l'Herault*. Malgré l'allure un peu particulière de cette décoration, il est aisé de reconnaître les thèmes décoratifs des vases des niveaux 26-19 de la grotte des *Arene Candide*, qui jusqu'à présent reste notre meilleur guide stratigraphique<sup>2</sup>. Le n.º 7 reproduit un dessin du niveau 14 de la même caverne.

f) Un fragment d'écuelle, comporte une anse annulaire attachée horizontalement au fond de l'ustensile et incurvée vers le haut. La pâte est grise-noire-grise et la facture grossière; dégraissants de calcite. (Fig. 10. *al* Pl. II.) La morphologie nous fait hésiter entre le Chasséen où de tels pots ont été trouvés notamment dans la vallée du Gardon, et les tasses du type de la *Polada*. Des fouilles à venir pourront peut-être nous donner des précisions sur ce sujet.

<sup>2</sup> L. BERNABO-BREA. *Gli Scavi Nella Caverna delle Arene Candide*. *Etudes Ligures, Bordighera* 1946. Planches XXI-1 et XV-4.

2) *Poterie cannelée.*

Fragment de vase orné de cannelures exécutées à cru; les bavures ont été écrasées au lissoir. Pâte noire rouge; épaisseur 8mm; dégraissants de calcite. (Pl. n.º II.) A défaut de contexte, cette céramique peut aussi bien appartenir à tous les étages du néolithique jusqu'à l'hallstattien compris.

3) *Chalcolithique et âge du Bronze.*

a) Poterie à pastilles en relief obtenues par estampage, trouvée par P. Darasse. En réalité cette décoration peut être plus ancienne.

b) Poterie à décor de chevrons irréguliers. Parfois des lignes verticales les relie. Dégraissant de calcite et de calcaire amorphe. (Pl. n.º II.) Nous sommes tentés d'attribuer ce tesson au style de *Peu Richard*, mais ce peuvent être aussi des stylisations humaines de l'Hallstatt B.

c) Un fragment de poterie de couleur brique, orné de lignes en zig-zag qui l'apparentent à la céramique de style *Peu Richard* ou *Los Millares*.

d) Un tesson, lie de vin, à cordon en relief pincé longitudinalement et transversalement de manière à former des protubérances pyramidales à quatre pans concave. Epaisseur: 6mm, dégraissant calcaire et siliceux.

e) Un fragment de vase à col droit reposant sur une panse très galbée et terminé par un bourrelet rejeté à l'extérieur. Couleur gris noir; lustré au lissoir et d'aspect plombagine. Pâte très fine, à peu près sans dégraissants.

f) Des fragments de panses noires, non lustrées. Intérieur de la pâte vacuolé. Décoration: double lissage horizontal exécuté au doigt ou à la spatule. Dégraissant siliceux avec éléments de calcaire.

g) Fragments de un polypode qui avait au moins huit pieds. Pâte violacée, noire à l'intérieur et à l'extérieur.

h) Un fond complet d'hexapode du facture assez grossière, d'aspect grisâtre. La couronne des pieds a 12cm de diamètre. (Pl. n.º II.) Cette belle pièce, recueillie par Mr Bernard, nous a été remise par notre collègue A. Niederlender.

Ces polypodes ont des dégraissants de cristaux de calcite.

4) *Epoque hallstattienne* (classification Reinecke et Kimmig).

1) Hallstatt A. Un fragment de col et de panse d'un vase cylindrosphéroïdal à rebord en double biseau. Pâte noire-rouge gris noir. Dégraissants en calcaire amorphe ou en cristaux de calcite. (Pl. numéro VI.)

## 2) Hallstatt B-C. (Pl. III.)

a) Une urne à pied plat; le rebord manque. Intérieur rouge et noir délavé. Décorée sous le col de deux lignes d'impressions digita-

les avec traces visibles d'ongles. Panse 16cm; pied, 8cm5; épais. 7cm. (Pl. n.º III.)

b) Une urne à fond plat, panse remarquablement galbée, col évasé. Extérieur beige gris délavé, intérieur noir. Pâte noir-rouge. Décoré de deux alignements irréguliers d'impresions au poinçon losangé. Haut, 13cm5; panse 14cm; fond 8cm; épaisseur, 0,7cm.

c) La moitié d'une écuelle à fond plat de teinte noire sans décor

d) Un vase beige et noir, à peine galbé de pâte noire et rouge. Extérieur lissé, bien cuit, d'allure chasséenne mais fond plat. Il a sur la paroi un mammelon de préhension de section rectangulaire. Hauteur 6cm, diam. Supérieur 12cm,5; fond 6cm,5.

e) Une coupe à peu près entière, de teinte noire, lustrée à pied annulaire de petite dimensions. Factice grossière, à pâte rouge. L'anneau constituant le pied est perforé d'un trou de 0cm,3 de diam. Hauteur totale, 6cm dont 3 de col. Evasement 17cm, pied, 5cm,3.

f) Une coupe carénée semblable à la quelle manque le col. Teinte noire lustrée, meilleure facture que la précédente. Pâte noire, pied annulaire foré de deux trous parallèles. Diamètre à la carène: 18cm, pied 7cm,2. (Pl. n.º IV.) Des coupes semblables percées à la base d'un trou oblique dans le corps du pied ont été trouvées dans les Champ d'Urnes de *Millas* (Pyrénées Orientales) et de *Mailhac* (Aude), et sont datées par Kimmig de l'époque des Champs d'Urnes II et III soit environ l'Hallstatt B final.

g) Un fragment de vase à fond plat et caréné. Teinte jaune gris avec coups de feu orange; pâte noire-rouge, et rouge-noire au-dessus de la carène. Cette forme sub.conique avec carène rappelle assez les coupes phocéennes du 6ème siècle avant J. C. (Pl. n.º IV-2.)

h) Un fragment de vase à pied annulaire est foré obliquement comme le n.º 21 mais n'a qu'un seul trou; par contre il a la même profil que le précédent. (Cfr. Pl. IV.) Intérieur noir lustré, pâte rouge, engobe noir. Dégraissants imperceptibles.

i) Cinq autres fonds de vases sur pied annulaire dont quatre percés.

j) Dix autres fonds de vase plat.

k) Deux fragments de fond de vase ombiliqué.

l) Un petit vase apode à fond bombé, bord très légèrement évasé muni d'un seul mamelon de préhension. Mal cuit, de couleur rouge et très friable. Hauteur 6cm, bord supérieur 9cm,5 panse 10cm,5. (Pl. n.º IV.) Ce vase qui appartient à la poterie d'usage a été trouvé

devant la grotte à 80cm de profondeur. Il contenait un mélange de terre et de blé grillé.

m.) Plusieurs fragments de poterie à biseau simple ou double de bonne facture, lissée. Pâte rouge-noire noirâtre. Dégraissant calcaire et siliceux.

n.) Fragment de poterie très grossière, appartenant à un grand vase. Pos d'engobe, couleur rougeâtre, très vacuolé, décorée d'un cordon d'impressions digitales, Dégraissants de grains de quartz.

o.) Fragment de poterie plus soignée à pâte grise, décorée de deux cordons contigus d'impressions ongulées. Dégraissants calcaires et siliceux. (Pl. n.º IV.)

p.) Onze fragments de poteries différentes ornées d'impressions digitales et ongulées.

q.) Deux fragments d'une poterie de couleur de plomb, avec application de bandes graphitées, régulières ou sinueuses. (Pl. n.º VI.) Pas de dégraissant apparent.

r.) Gros fragment de col et de panse d'un vase cylindro sphéroïdal. Pâte rouge-noire-rouge. Engobe noir. Evas. 14cm, panse 18cm. dégraissant calcaire. (Pl. n.º IV.)

Tous les vases de la période (B+C), n'ont presque pas de dégraissants. Ils ne comportent que quelques grains de calcaire amorphe finement concassés. Leur pied annulaire indique une origine Nord-italienne plutôt que rhénane, région où les fonds plats sont seuls utilisés. Malgré la banalité de sa forme, le n.º 23 rappelle beaucoup la tasse hallstattienne de la grotte Misa (*Ischia di Casto, Italie*)<sup>3</sup>, qui en plus a comme ornement une couronne de chevaux stylisés. Nous avons aussi souligné la ressemblance de forme de quelques urnes avec les coupes phocéennes. Dans le Tarn, tout proche, Lautier a découvert dans un abri sous roche de la poterie locale ornée de l'ondulation grecque maladroitement imitée. Tout concorde pour situer cette période entre le 7ème et 5ème siècle avant J. C. qui marque semble-t-il l'apogée de l'occupation de notre caverne.

### 3) Hallstatt D.

a.) Un fragment de col et de panse d'un grand vase cylindro-sphéroïdal, couverte noire délavée, rebord biseauté, dégraissant calcaire. (Pl. n.º V.) Il a la forme ovoïde décrite par Kimmig<sup>4</sup>.

b.) Un fragment de grand vase, couleur brique, de 11mm de-

3 FERRANTE RITTATORE: *Scoperte di età eneolitica e del Bronzo...* Atti del congresso internazionale di preistoria e protostoria. Florence-Naples-Rome. 1950. p. 335.

4 W. KIMMIG: *Zur Urnenfelderkultur in Südwesteuropa*. Festschrift für Peter Goessler. W Kohlhammer verag, Stuttgart. 1954, p. 41.

paisseur. décoré d'un gros cordon en relief incisé obliquement. Dégraissants faits de gros grains de quartz et de mica (Pl. n.º V.) Il s'agit là, apparemment d'un tesson de grand vase de la céramique des "castellieri" du Nord de l'Italie qui fait plus ou moins partie de la civilisation de la Golasecca <sup>5</sup>.

c) Une urne entière sauf quelques centimètres de rebord, forme ovoïde, facture grossière cuisson insuffisante, couleur gris délavé; décorée à cru sous le col d'une ligne irrégulière de coups de poinçon triangulaire. Hauteur 14cm, panse 15cm,5, fond 8cm,5. (Pl. n.º V.)

Nous ferons les mêmes remarques que pour les précédents. La datation se rapproche des formes trouvées à Millas <sup>6</sup> ce qui équivaut au Champs d'Urnes III et IV de Kimmig, soit le 4ème siècle avant notre ère.

5) *Epoque de La Tène.*

a) Un fragment de poterie grossière, pâte et couleur gris sale, cordon en relief écrasé au doigt obliquement. Sans dégraissants apparents.

b) Un fragment de poterie plus soignée que la précédente et décorée de la même façon. Couleur brique pâle, intérieur noir lustré. Un mamelon de section ovale; s'attache immédiatement sous le cordon en relief fin, dégraisants de calcaire amorphe. (Pl. n.º V.)

E) *Objets divers non datables.*

—Des fragments de meules.

—Deux broyeurs.

—Un polissoir en grés fin.

—Un fragment de poids de tisserand ou de fusaiöle discoïdal en terre cuite de 9cm d'épaisseur. Perforation centrale.

*Conclusion.*

Toutes les pièces décrites dans ce préliminaire à la fouille de la perte du Cros, ont été présentées à notre collègue le Dr Jean Arnal qui a bien voulu, les dater et nous donner ses impressions sur la station. Qu'il veuille bien trouver ici, l'expression de notre reconnaissance et de nos remerciements.

Nous insistons sur le fait que nous n'avons pas pratiqué de fouilles. Nous nous sommes contentés de recueillir dans les galeries de la grotte et en surface des pièces disséminées par les eaux et qui dispersées entre les mains de trop de chercheurs auraient perdu leur signification scientifique.

5 FERRANTE RITTATORE: *Ricerche sull'età del ferro nel Cuneese. Rivista Ligure* 1952, n.º 1-2, p. 32.

6 P. PONSICH ET A. DE POUS. *Le Champ d'Urnes de Millas. Etudes Roussillonnaises. Perpignan* 1951.

Comme nous nous sommes basés uniquement sur la morphologie, dont nous connaissons les dangers, nous ne pourrions apporter de conclusions fermes avant d'avoir fouillé les abords de la grotte et de s'assurer qu'il y a une stratigraphie comme un sondage sommaire nous le laisse espérer.

Cependant, certains fossiles apportent des certitudes: le chasséen A et B est représenté par des tessons impossibles à confondre avec quoi que ce soit. L'occupation chasséenne a donc été très importante comme de coutume dans les gisements néolithiques.

Nous noterons l'absence complète des horgéniens pourtant connus dans la région, notamment à *Roucadour* dans le Lot qui est tout proche <sup>7</sup>.

Nous noterons aussi l'absence de la poterie impressionnée qui sur le littoral méditerranéen ouvre l'ère du néolithique, peut-être que le tesson cannelé pourrait-il lui être attribué (Pl. n.º II) mais cela ne peut se faire avec certitude en dehors de toute stratigraphie.

Le néolithique récent à défaut de horgénien a de légères traces de *Peu-Richardien* dont la présence n'est attestée que par des arguments bien fragiles.

Le Bronze moyen est remarquablement représenté par des poly-podes "aquitaniens" de Riquet <sup>8</sup>.

Quant à l'hallstattien, il développe ses remarquables séries étalées entre les neuvième et troisième siècles, antérieurs à notre ère. Même si telle ou telle attribution peut être discutable, l'ensemble montre bien un développement harmonieux largement étalé sur toute cette époque.

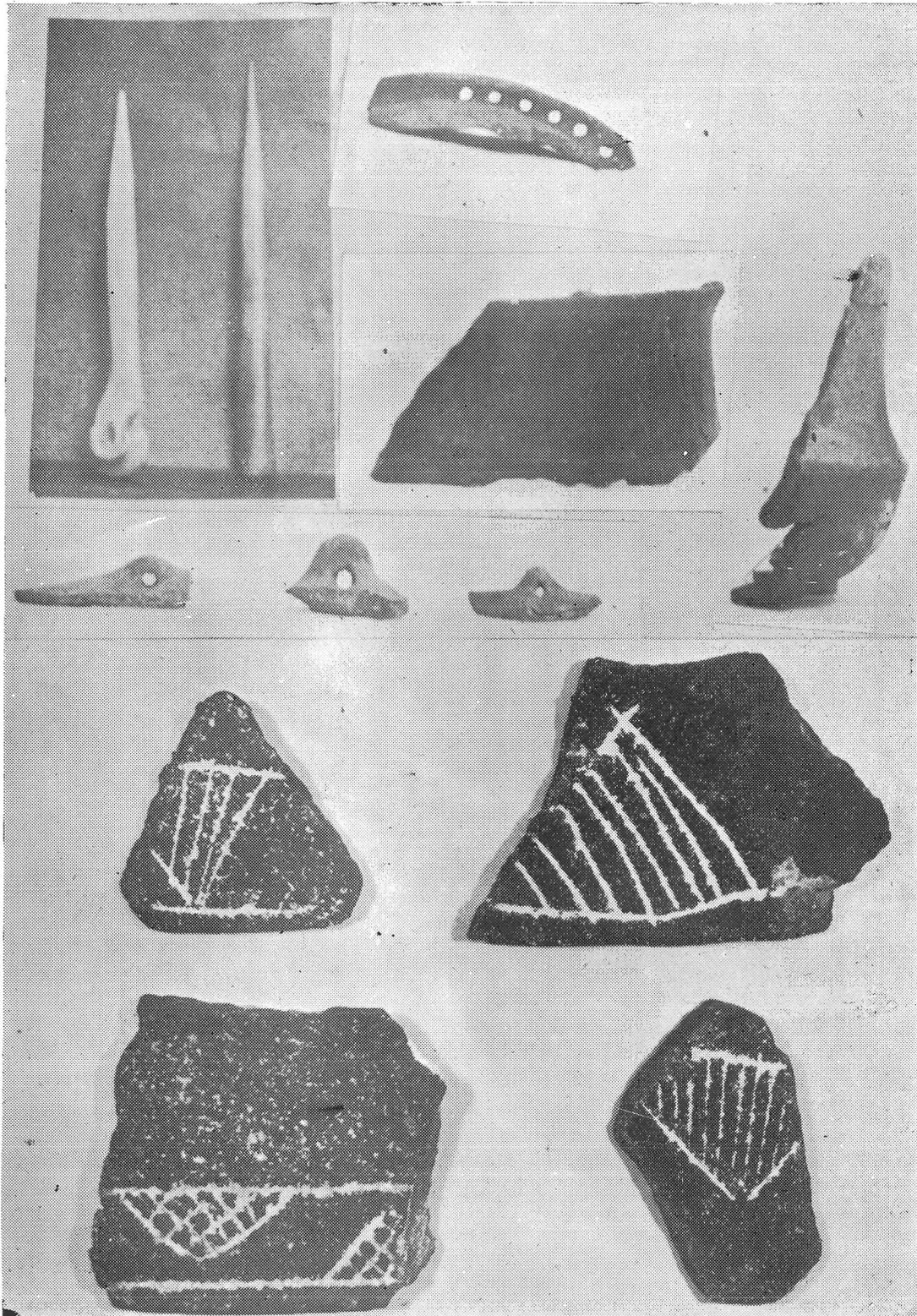
Par ailleurs, nous pouvons dès maintenant affirmer que l'ensemble du *Cros* comporte une nécropole et un habitat. La nécropole dont le lieu est bien déterminé s'étage sur différentes époques comprenant au moins le chasséen, l'aquitaniens et l'hallstattien.

L'habitat est attesté par les meules, les broyeurs, les haches polies, les ossements de bois de cerf et des restes de cuisine, étendus sur une telle surface que nous ne pouvons encore préciser ses dimensions exactes.

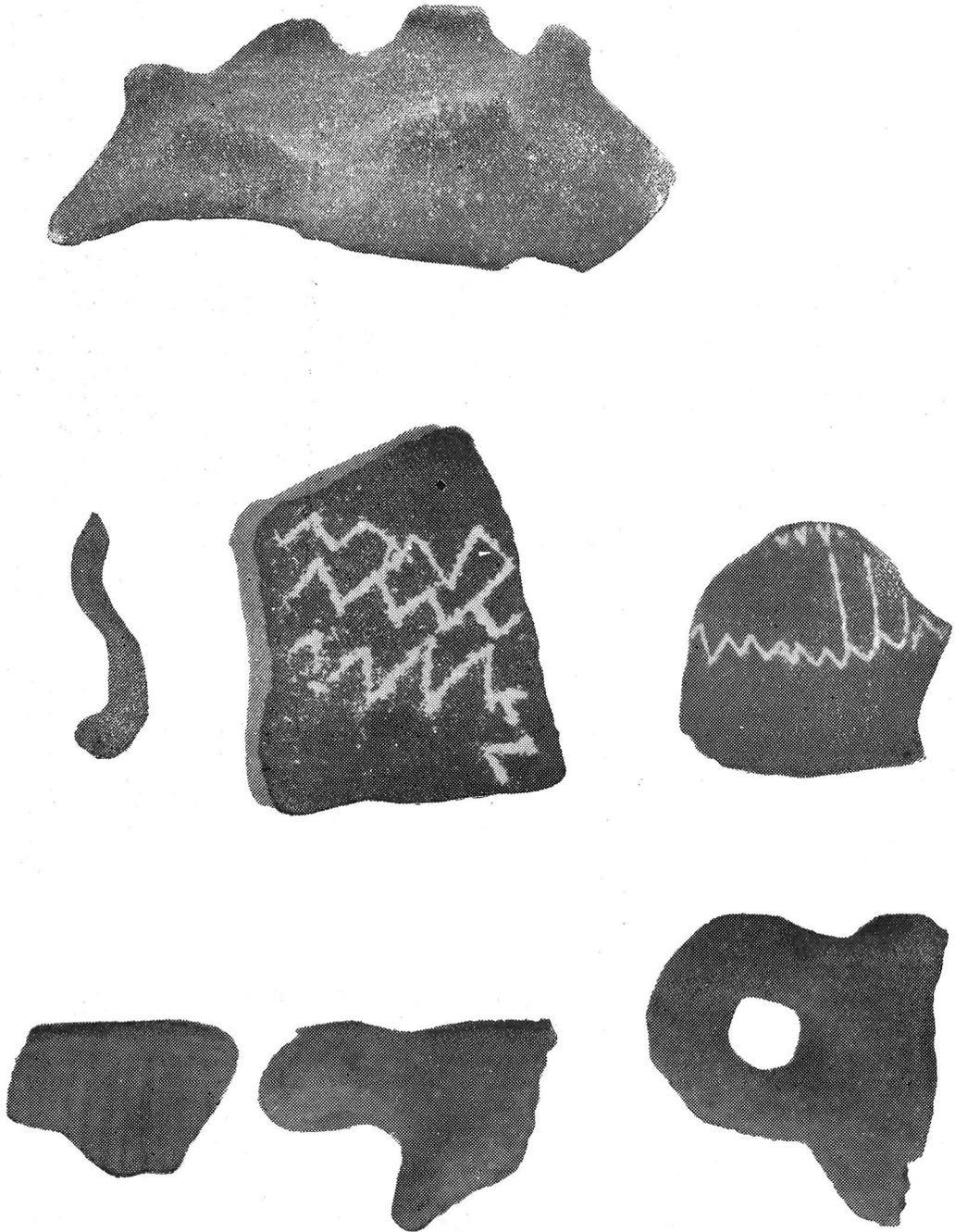
Le site du *Cros*, s'il tient ses belles promesses, permettra bientôt d'apporter de nombreuses précisions propres à résoudre la préhistoire et le protohistoire du Quercy et du midi de la France.  
A. GALAN et H. BESSAC.

7 NIEDERLENDER, LACAM et ARNAL: *Etude sommaire des dégraissants de la poterie trouvée dans le gisement de Roucadour (Thémines, Lot)* B. S. P. F. 1953, p. 241.

8 R. RIQUET: *Les vases poly-podes de l'énéolithique français*. B. S. P. F. 1953, p. 60.



1-10. Trouvailles de la Grotte du Cros. A 1/2



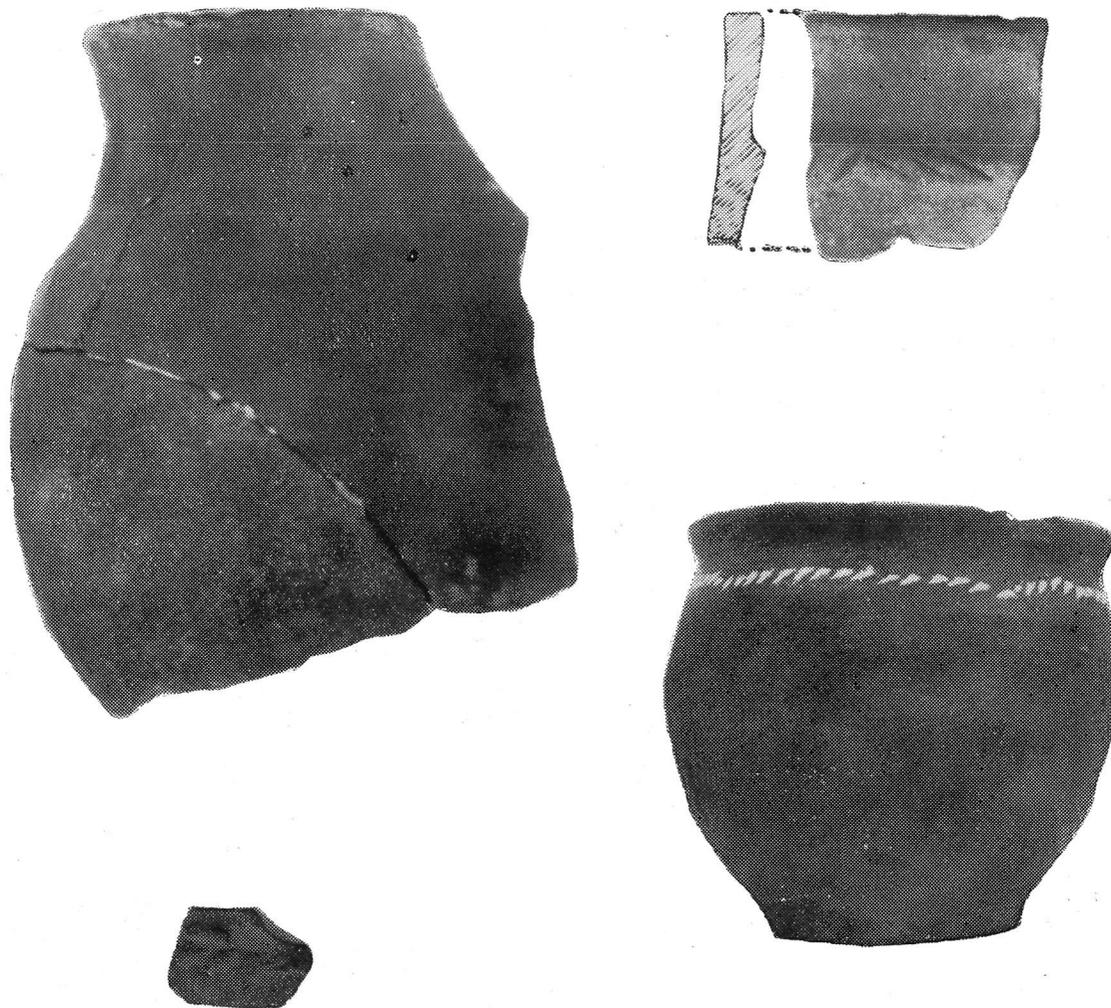
Nos. 10 a-b - 15. Grotte du Cros. A 1/2 aprox. Ph. A. G.



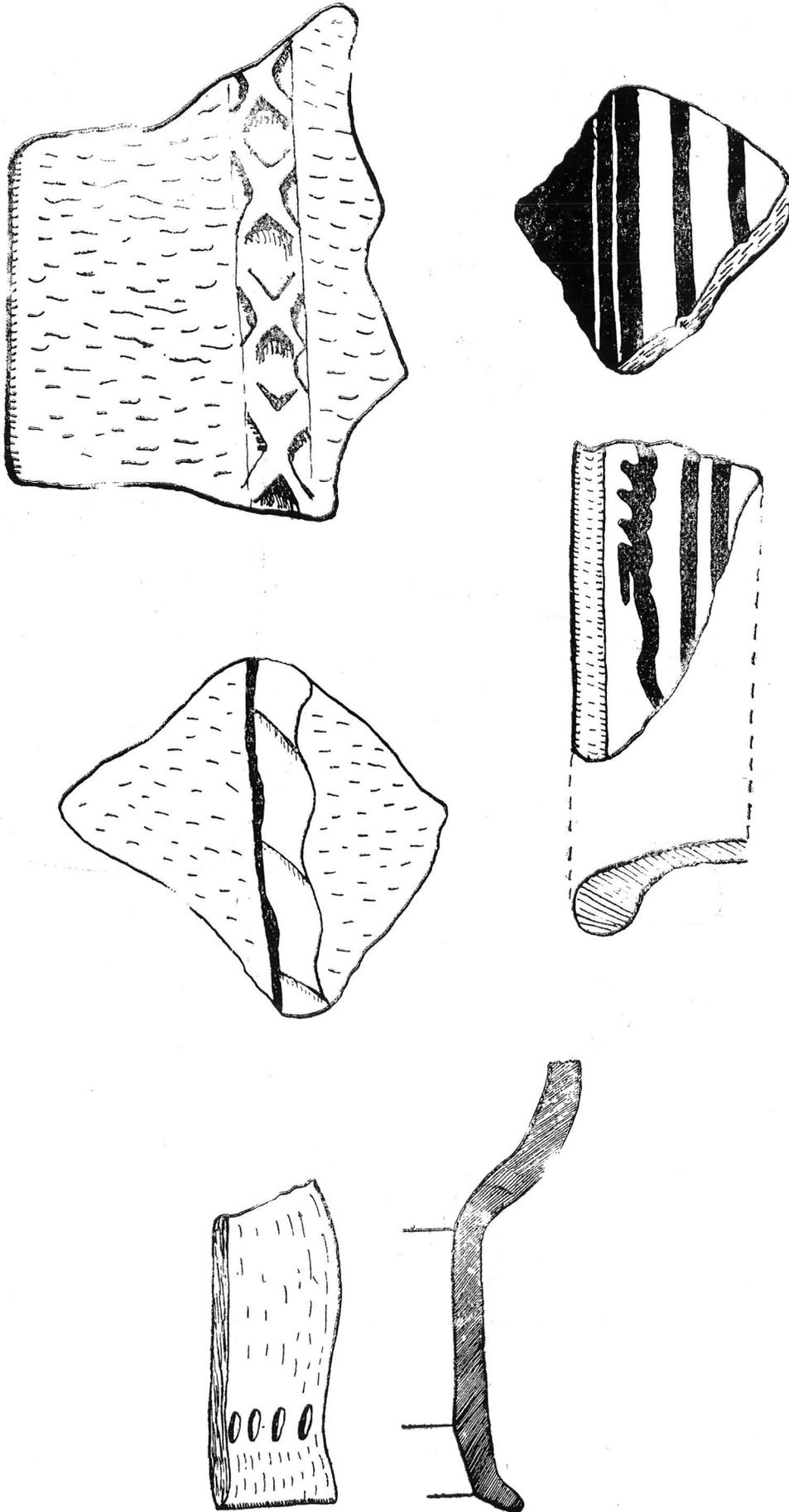
Nos. 16-20. Grotte du Cros. 1/3 aprox. Ph. A. Galan.



Nos. 21-25. Grotte du Cros. Aprox 3/5, Phot. A. G.



Nos. 26-29. Céramique hallstattienne. Grotte du Cros. A 1/3 aprox. Ph. A. G.



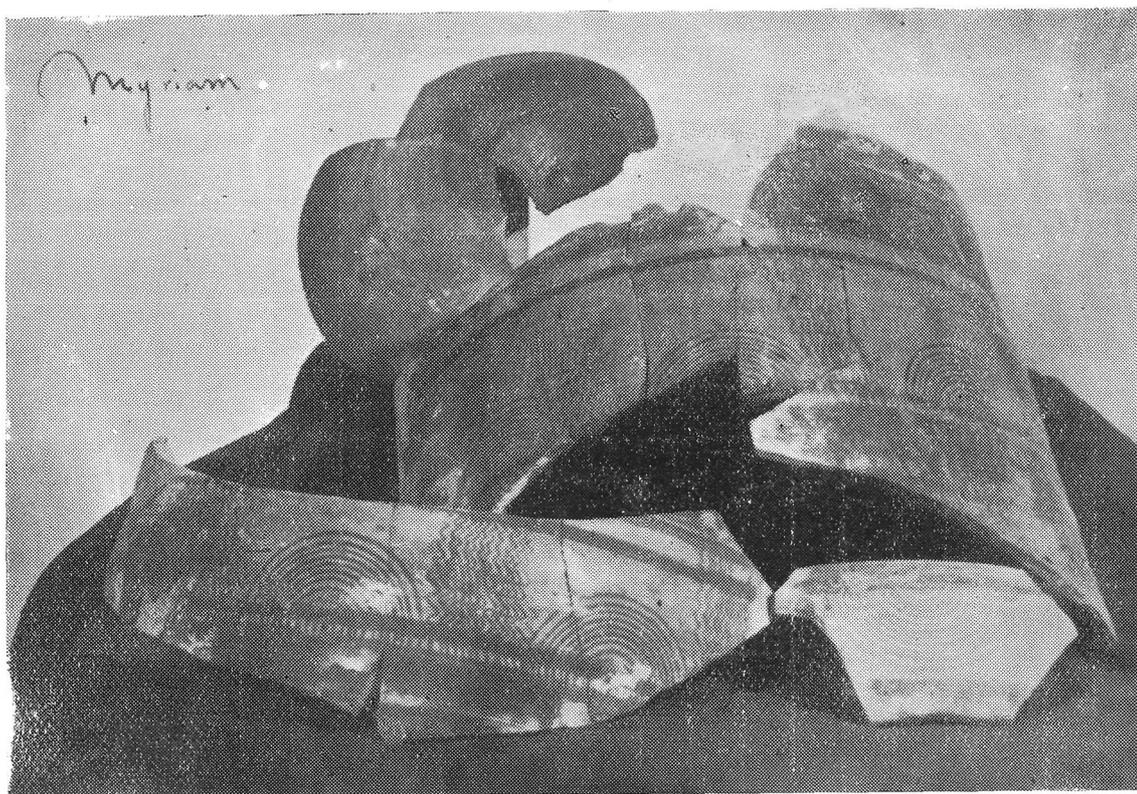
Nos. 30-35. Ceramique cordonée et peinte. A 1/1 y 1/2 respect.



Cerámica de la necrópolis de Los Castellones de Ceal en Hinojares (Jaén)



Aspecto que ofrecía la cámara sepulcral ibérica de Los Castellones de Ceal, Hinojares (Jaén), en el momento de su descubrimiento. (Foto Garrido)



Cerámica ibérica de la necrópolis de Los Castellones de Ceal, Hinojares (Jaén)

## DESCUBRIMIENTO DE UNA NECROPOLIS IBERICA Y POSIBLE LOCALIZACION DE LA ANTIGUA FRAXINUM

Los descubrimientos arqueológicos acaecidos durante el año de 1955 en Los Castellones de Ceal (término de Hinojares, Jaén), parecen confirmar la localización de la antigua *Fraxinum*, propuesta por el Dr. Carriazo, arqueólogo ilustre y conocedor profundo de aquella zona, por ser originario de la vecina Jódar y residente en Quesada durante muchos años.

No ha salido todavía inscripción alguna geográfica que pueda confirmarnos esta hipótesis. Mas la importancia de la ciudad, a juzgar por los restos que de ella se señalan, así como por su necrópolis (ambas por excavar sistemáticamente), y su emplazamiento crucial en la vía de *Cástulo* a *Malaca*, sito precisamente entre *Tugia* (Toya, en Peal de Becerro, Jaén) y *Tútugi* (Galera, Granada), nos inducen a pensar, abundando en la tesis del Prof. Carriazo, que, en efecto, corresponden Los Castellones de Ceal a la antigua *Fraxinum*.

Con motivo del trazado de una carretera entre Huesa e Hinojares, en la falda del Cerro de Los Castellones de Ceal encontraron los ingenieros Sres. Fernández Lampaya y Tercero, algunas vasijas y otros restos antiguos, que pusieron en conocimiento del ilustrísimo señor presidente de la Sección de Arqueología del Instituto de Estudios Giennenses, don Ramón Espantaleón Molina, quien, a propuesta del ilustrísimo señor don Juan de Mata Carriazo y Arroquia, encomendó a la autora de estas líneas realizase una prospección arqueológica al lugar.

En nuestras breves visitas realizadas durante los meses de mayo, septiembre y octubre, y después de haber expuesto a las autoridades competentes la conveniencia de cuidar el yacimiento en tanto puedan realizarse excavaciones metódicas y se avise en todo caso en que, por la construcción de la carretera de referencia, pudiera tocarse en puntos del máximo interés, hemos podido comprobar la existencia de un poblado en la acrópolis, con trozos de lienzo de su recinto amurallado, y restos de casas extramuros en la falda poniente del Cerro, así como la necrópolis ibérica en su falda norte.

Entre las sepulturas descubiertas en mayo, merece singular mención una sepultura de tipo de cista, recubierta por un recuadro de losas y cuatro hileras superpuestas de adobes. Midió la cista 1'21 m. de long. E.-O.; 1'10 m. de ancho en dirección N.-S., y 28 cm. de profundidad, presentando una losa-rebanco al E. y otra más pequeña en el centro del muro occidental, siendo en su conjunto otra magnífica de mampostería, con firme de escayola sobre losas. En su inte-

rior se hallaron tres urnas cinerarias, dos platos y una fusayola de cerámica; una fíbula de bronce, numerosos fragmentos de armas (de *solliferrum*, falcata, espadas y un regatón) y un casco de bronce que, aunque abollado y roto, es la pieza de mayor interés del conjunto. Se trata de un casco con cubrenuca, rematando en un botón troncocónico y conservando charnelas de bronce en los laterales para carrilleras movibles y, en la cubrenuca, eslabones de bronce de una cadena para colgar el casco, como en otros ejemplares de



procedencia no española. En cuanto a su forma, materia y data cronológica, tiene su más próximo paralelo en el casco de la Hoya de Santa Ana (Albacete), descubierto en 1941, bien que éste presenta exornos grabados que no se ven ni parecen existir en el nuestro.

En el viaje de prospección realizado durante el mes de septiembre, en la misma zona de la tumba descrita anteriormente y unos 2 m. al SE. de ella, tuvimos la fortuna de descubrir una cámara sepulcral, con la puerta de entrada a poniente y recubierta con adobes y un gran macizo de piedras. La construcción es de planta rectangular, edificada con grandes lajas de piedra arenisca, midiendo 1,72 m. de longitud E.-O.; 1,30 m. de ancho y 1,73 m. de alto. Tanto la fachada externa como el interior de la cámara estaban enlucidos con cal, presentando un zócalo pintado con almagra a base de semicírculos enlazados y palmas (Lám. I). Rindió copioso ajuar, pero sólo dos vasijas cinerarias, debiendo contener el resto de las vasijas halladas alimentos sólidos o líquidos que no han llegado a nosotros; igualmente se encontraron restos de armas y de un casco de hierro y una hebilla de bronce, de 2 cm. de long., cuya tipología es desconocida dentro del ámbito cultural a que pertenece. (Figura adjunta.)

Tanto la cámara recientemente descubierta como las sepulturas de esta necrópolis están íntimamente emparentadas con los monumentos funerarios de *Tútugi* y *Tugia*, pudiéndose situar cronológicamente en los siglos IV-III a. de Cristo y no en la época de la romanización, como habíamos pensado en un principio.—C. FERNANDEZ-CHICARRO.

NUEVAS INSCRIPCIONES ROMANAS

En casa de los señores de Ojesto, de San Martín de Trevejo, y procedentes del Molino de la Churra, Villalba, término de Villamiel (Cáceres), se conservan varias inscripciones de granito y en una tapia próxima otra, dada a conocer por el P. Morán, *Epigrafía Salmantina*, Salamanca, 1922, Pág. 38. Respecto de las otras tres, no tenemos noticia de que hayan sido publicadas y suponemos que aún están inéditas, pues no figuran en el CIL II, ni en el Fichero Epigráfico del Seminario de Filología Clásica de Salamanca.

Se trata de dos aras votivas y de una lápida funeraria. No son los primeros hallazgos epigráficos que nos brinda la región. Publicadas por Hübner (*CIL II*, 801, 6336a), y en padre Morán (l. c., página 21-22), existe la descripción de otras varias. (Cfr. *Catal. Mon. Cáceres*; *EE*, IX, 128, 52.)

La lápida funeraria es un paralelepípedo rectangular, de 0,85 metros de alto, por 0,23 de ancho y 0,19 mtrs. de grueso, con la base superior ligeramente redondeada. No presenta ninguno de los elementos ornamentales tan frecuentes en las estelas funerarias del NO. peninsular. (Cfr. García Bellido, *Esculturas romanas de España y Portugal*, Pág. 321, ss.; G. Moreno; *Arqueología de la región del Duero, Misceláneas*, Madrid, 1944, Pág. 138.) El epígrafe es esquemático, con los elementos precisos. El nombre del difunto en dativo, en nominativo el oferente, filiación en genitivo, sin expresión de edad, ni de los tradicionales D M S o del S T T L. Este formato es el más frecuente en las estelas funerarias del suroeste de la provincia de Zamora, oeste de Salamanca y norte de Cáceres, incluyendo las regiones limítrofes de Portugal. El material de construcción es el granito, más o menos alterado, el empleado ordinariamente en las estelas de dichas regiones. Dice así:

C O R A  
C I L A E  
B O V T  
I N I F  
M A E L O  
B O V T I  
F

Los rasgos de las letras son toscos. A *Coracila*, hija de *Boutino*, *Maelo*, hijo de *Boutio*.

La onomástica es indígena, pertenece a ese sustrato preromano tan abundante en el occidente peninsular. *Coracila* es la primera

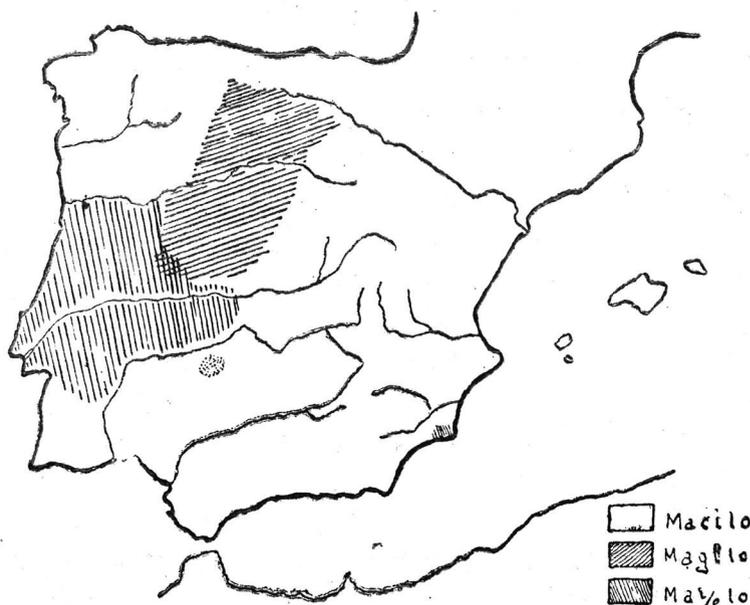
vez que aparece, pero tenemos atestiguado *Coria*<sup>1</sup> y también *Vacoria*<sup>2</sup>, aunque más bien este último tenga el mismo elemento radical de las divinidades astorganas *Vacocaburio* y *Vacodonnaego*<sup>3</sup>. Por otra parte, es muy conocido *Cilius/Cilia*, *Cileus/Cilea*<sup>4</sup>; esto lleva a pensar, más que en un diminutivo, en un nombre compuesto de dos elementos onomásticos perfectamente atestiguados.

*Boutius/Boutia* es también frecuentísimo<sup>5</sup> e incluso está atestiguado fuera de la Península. (Cfr. *CIL Indices* al vol. III, VII, VIII, XII.) Pero *Boutinus*, según nuestra estela, es la primera vez que aparece documentalmente. La formación sobre *Boutius* no ofrece dificultad alguna; un sufijo -n- precedido de -i- es muy frecuente en las lenguas célticas y tiene abundantes representaciones en la onomástica personal. (Cfr. Holder, s. u. -inio): *Abinus*, *Mentinus*, *Medusinus*, *Reburrinus*, *Tancinus*, etc.

No obstante, tenemos documentado el femenino *Boudinna* (*CIL*

- 
- 1 *Coria*: *CIL* II 734 = *BRAH* 43-1903 p. 535. San Antón (Cáceres); 780, *Coria*; *Coriaca?* 786, *ibid.*; *BRAH* 62-1913 p. 387 ss., Florderrey, Vello; *Broteria* vol. 50, fasc. 5 (mayo-1950) p. 13 ss. fotografía, fig. 4, Outeiro de San Miguel, Guarda; *CIL* II 363, Museo Orense; 211 = *BRAH* 128-1951 p. 166, Seguras de Arriba; *Corali* (genit.) 861, Ciudad Rodrigo; *Corali* (genit.) 5629, Padrón.
  - 2 *Vacoria*, frente a la lectura *Vacovia* del P. Morán, *Epíg. Salm.* p. 16, Las Ucer, en *Bol. Inst. Est. Asturianos*, 23-1954, p. 479, n.º 31, Villalcampo.
  - 3 *CIL* II 5666 y 2636; *Domo Vacpeci EE* VIII p. 506 y 518 = *BRAH* 1903, p. 397, Santa María de Trives.
  - 4 *Cilius*: *CIL* II 372, Condeixa-a-Nova, Coimbra; 441, Idanha-a-Velha; 443, *ibid.*; 627, Trujillo; dos veces 735, Valencia de Alcántara; 771, *Coria*; 1319, Medina Sidonia, 2523 *Alterniaticinus*, Viana del Bollo; *Cilius?* 2788, Peñalva de Castro, Clunia; *Cilius?* 2936, Tres Puentes; 5655, Terras de San Sebastiao; *BRAH* 47-1907 p. 66, Santa Cruz de la Sierra, Trujillo; *Cat. Monum. Cáceres* p. 165, Grana-dilla; *CIL* VIII 6309, *Lusitanus*; *Cilia* *CIL* II 671, Santa Cruz del Puerto, Trujillo; *Cilia?* 5330, Talavera; *Archeologo Portu.* 12, 174. 15, 54, Castelo Branco.— *Cileus* *CIL* II 741, Solana de los Barros; *Cilea* 372, Condeixa-a-Nova, Coimbra; 426, Enfrias; 434 S. Joao de Pesqueira; *Filea* 757, Alcántara.
  - 5 *Boutius* *CIL* II 408, Viseu; 620, Trujillo; 474, Brozas; 756, Alcántara; 794, Ceclavín; 2786 = *BRAH* 50-1907 p. 437, padre de una *Intercatiensis*, Peñalva de Castro; 5182, Alcaer do Sal; 5305 = 5031, Moraleja; 5717 = *Cat. Monum. León* p. 42, Valbré; 5814, Asa; *EE* IX 118, Garrovillas; *id.* 292 b = VASCONCELOS, *Religios Lusit.* III p. 419 fig. 198, Picote, Miranda do Douro; G. MORENO, *Suplemento Epi. Ibérica, Misceláneas*, Madrid, 1945, p. 10, Hinojosa de Duero; *id.* p. 23 = VASCONCELOS, l. c. p. 147, Barrueco Pardo; MORÁN, *Epigr. Salm.* p. 33, Casa de la Horguera, Agallas; *id.* p. 35, Yecla de Yeltes; *id.* p. 39 s. *ibid.*; *id.* p. 40 *ibid.*; *id.* p. 69, Salamanca; *id.* p. 70 s. Yecla de Yeltes; *Cat. Monum. Cáceres*, p. 148, Arroyo del Puerco; *Boutius?* *AEA* 16-1943 p. 230 s. Hontoria de la Cantera; *Boutia* *CIL* II 123, Montemayor; 375, Condeixa-a-Nova, Coimbra; 626, Trujillo; 798, Casillas, *Coria*; 2786 = *BRAH* 50-1907 p. 437 *Intercatiensis*, Peñalva de Castro; 5250, Lamego; *EE* IX 157 = *BRAH* 30-1897 p. 358, Nogaes; *Cat. Monum. Cáceres* p. 109, *Coria*; *id.* *ibid.*; VASCONCELOS l. c. p. 165, Espino de los Doctores; *Rev. Guimarães* 64-1944, separata, = *CIL* II 2380, Pombeiro da Beira.

II 5274-625, Trujillo), con sonorización y geminación del sufijo. Para la sonorización vid. A. Tovar, *Estudios sobre las primitivas lenguas hispánicas*, Buenos Aires, 1949, pp. 127 ss. y del mismo *Revue des Etudes latines*, 29-1951, pp. 102-120.



Distribución de los epígrafes *Macilo*, *Magilo*, *Maelo*, en el oeste peninsular

La geminación consonántica y su simplificación, está bastante bien atestiguada en la onomástica: *Antubeli/Antubellus*, *Reburina/Reburrina*; *Brito/Britto*, etc.

*Maelo* es el mismo nombre que *Maillo*, *Magilo* y *Macilo*. (Cfr. A. Tovar, 1. c.) Otras formas emparentadas *Maeilo*, *Maeiloni*, *Maelonius/Maelonia*, *Magulio* <sup>6</sup>. En el mapa adjunto vemos claramente que las formas con consonante sonora se agrupan al norte y

<sup>6</sup> *Maelo* CIL II 169 = EE IX p. 19, Altér Pedrés, Portalegre; 260, Fuente de Armez, Lisboa; 408 *Tapforus*), Viseu; 749, Brozas; 6336e = Cat. *Monum. Cáceres* p. 209 s.; Villar del Pedroso; *Maela* 384. Condeixa, Coimbra; 4996, Lisboa; 5196, Redondo, Evora; BRAH 45-1904 p. 157 ss. = *Epigr. Salm.* p. 10, Hinojosa de Duero; VIEIRA DA SILVA, *Epigr. Olisipo*, Lisboa, 1944, p. 100, Lisboa; *Maelia* CIL II 273, Armez, Lisboa; 385, Condeixa-a-Nova, Coimbra; 3480, Cartagena. *Magilo* CIL II 809, Caparra; 865, Ciudad Rodrigo; 2633, Astorga; 5860-3051, Avila; *Bol. Inst. Estu. Asturianos* 23-1944 p. 479 n.º 30, Villalcampo; BRAH 63-1913 p. 232 s., Avila; *Epigr. Salman.* p. 16 s., Valderrodrigo; id. p. 39, Yecla de Yeltes; id. p. 42, *ibid.*; *Cat. Monum. León*, p. 46, Revero; AEAA, 13-1937, p. 62, San Pedro de la Nave; *Magiloni*, *Cat. Monum. Zamora*, p. 39, Villalcampo. *Macilo* BRAH 61-1912 p. 232, Capilla, Badajoz.

con caída al sur; sólo una forma esporádica con consonante sorda aparece al sur del Tajo.

F V S C V S D O  
S A L A M A T I  
V . S . L . M .

*Fuscus D(e)o Salamati u(otum) s(oluit) l(ibens) m(erito).*

Es un ara de granito de 0,88 metros de alto por 0,36 metros de ancho, de grandes dimensiones, que presenta dos cuerpos: el superior, donde están las dos primeras líneas, de mayores dimensiones en largo y ancho. El granito es más sólido que el del anterior, pero tanto las letras como la piedra están toscamente labradas; en la cara superior presenta las típicas divisiones en hueco.

En la primera línea aparece DOO, que debe interpretarse como Deo. *Salamati* (dat.) es una divinidad nueva que hay que añadir al panteón, ya bastante numeroso, de los dioses indígenas conocidos. (Cfr. A. Tovar J. M.<sup>o</sup> Navascues, *Algunas consideraciones sobre los nombres de divinidades del oeste peninsular. Miscelánea F. A. Coelho*, II Centro de Estudios Filosóficos, Lisboa, 1950, p. 178 ss.; María Lourdes Albertos, *Nuevas divinidades de la antigua Hispania, Zephyrus*, III 1952, p. 49 ss.) El nombre de la divinidad es interesante y tentador y su estudio será objeto de otro trabajo posterior. *Fuscus* es un nombre bastante extendido por la Península. (Cfr. CIL II, Indices.)

En el despoblado de Eslava (Navarra), según comunicación epistolar de don Juan Maluquer de Motes en 7-VIII-1954, fué hallada un ara con otra nueva divinidad hasta ahora desconocida. Dice así:

P E R E M V S T A E D E O  
M A G N O A R A C A  
M A R C E L L A P R O  
S A L V T E S V A E T S V  
O R V M . V . S . L . M .

Parecen conjugarse en el nombre divino dos elementos distintos: un elemento *Pere-* aparece en el nombre personal *Perecatus* o *Perecaius* (CIL II 761, Coria) y el elemento radical de *Mustarus* (ibid. 904, Talavera; 3040, Alcalá de Henares; *Bol. Inst. Estu. Asturianos*, 23-1954, p. 485, n.º 51, Villalcampo).

El masculino de *Araca* aparece como nombre personal en Londres. (Cif. CIL VII 1336, 877 y en San Paolo (CIL II 4991; otra posible lectura Vieira da Silva, *Epigr. Olsipo*, p. 121) e incluso *Araica*. (CIL II 2952, Contrasta).

I B E R O  
R I T O N C  
V V S C A  
N F V S L

Es la segunda de las aras, de S. Martín de Trevejo, de granito, de 0,29 por 0,10, por 0,13 metros. Para asegurar que se trata de un ara tenemos el *u(otum) s(oluit) l(ibens)* de la última línea, que con la primera es lo único que se puede dar como lectura cierta. Lo demás está borroso y carcomido, siendo sólo posible una interpretación a todas luces aventurada.

Será *Iberus* la divinidad? Sería curiosísimo. No conocemos esa invocación entre los hispanos. Como *cognomen*, *Hiberus*, lo tenemos atestiguado cinco veces en el sureste de la Península <sup>7</sup>. Sin embargo, Holder, *Alteceltischer Sprachschetz*, no los registra.

Para el oferente podríamos pensar quizás en un *Britonicus* o *Tritonicus*, formado sobre *Britto/Brito* o *Tritius*, éste último más frecuente y abundante en el oeste peninsular. Habría nexo de N I, una letra borrada al principio de la segunda línea y tendríamos que eliminar un posible rasgo al principio de la tercera línea.

*Can. f.* se puede prestar a bastantes conjeturas. Nos inclinamos por *Cantii* o *Cantiae f(iilius)*, puesto que aparece en la región <sup>8</sup>. Éo eliminamos otros posibles nombres del padre con un elemento *Can-*, tales como *Cananius*, *Caninius*, *Canives*, *Cansaus*, *Cantaber*, *Cantonus* o sus femeninos, si se tratase de la madre, documentados algunos varias veces en la onomástica peninsular.

Hemos de agradecer al Seminario de Arqueología de la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Salamanca el habernos proporcionado las correspondientes fotografías y datos para la redacción de esta breve reseña epigráfica.—J. RUBIO ALIJA.

7 *CIL* II 2080, Granada; 3388, Guadix; dos veces 3491, Cartagena; 4067, Tortosa.

8 *CIL* II 193, Lisboa; 401 s., la misma persona en las dos, Midoes; nueve veces 4970/116, Tarragona; 6246/1-4963/1, Niebla; BRAH 34-1899 p. 61, Alcalá de Henares (según MALLON Y MARIN, *Las inscripciones publicadas por el marqués de Monsalud, 1897-1898, estudio crítico*, Madrid, 1951, p. 129); *Memorias de la Junta Superior de Excavaciones y Antigüedades* 1930, n. 5, p. 105 tres veces, Tarragona; *Cantia* EE IX 254 = BRAH 31-1897 p. 436 ss., MALLON Y MARIN 1. c. p. 34, Malpartida de la Serena.

## HALLAZGO DE UN ANILLO CON CAPRICORNIO AUGUSTEO CERCA DE TRUJILLO

La pieza a que se refiere esta nota fué hallada incidentalmente el 20 de marzo de 1955 con ocasión de realizarse unos trabajos en la finca llamada "Prado Verde", del término municipal de Madroñera (Cáceres) cerca de Trujillo.

Apareció en un sepulcro en un bloque de granito —uno de tantos de la serie documentados en el occidente peninsular— de 1,80 de largo por 0,80 de ancho. Estando rota la losa que lo cubría, también de granito, el sepulcro estaba cegado de tierra. Cribada ésta cuidadosamente, se encontraron restos humanos y el anillo que a continuación describimos.

Al mismo tiempo se descubrió otra sepultura hecha de pizarra y situada a unos diez metros de la anterior. También estaba cegada y únicamente se encontró una pequeña vasija a la derecha de la cabecera del sepulcro, cuya orientación, lo mismo que la del precedente, es al naciente.

El hallazgo principal consiste en una sortija de plata renegrida con engarce de ágata oval roja y cerco de oro.

La sortija tiene una longitud máxima de 26 mm. Está prácticamente completa, si bien la piedra de ágata con montura de oro se encontró aparte, así como una tercera pieza —un pequeño aro de oro— que se acopla a un refleje para sujetar el ágata al cabujón. Este es de forma ovalada. El aro de la sortija es plano por dentro y convexo por la parte de fuera. Naturalmente, el anillo se ensancha por la parte del cabujón.

La piedra de ágata, cuyo diámetro mayor mide 10 mm, lleva grabado un Capricornio con cola de sirena, entre cuyas patas delanteras se encuentra un globo. En la parte baja hay un timón o gobernalle; y en la superior, en sentido prácticamente vertical al capricornio, hay otra figura que sería un cuerno de la abundancia, a juzgar por las descripciones de piezas parecidas del "Repertorio" de Cohen, o tal vez un delfín, posible alusión al origen venusino de la familia augústea.

La interpretación de este grabado no ofrece lugar a duda. Sabemos por Suetonio (*Vit. Caes. XCIV*) que Augusto, entusiasmado con las venturosas predicciones que un adivino le hizo en Apolonia, hizo grabar una medalla con el signo de Capricornio bajo el cual había sido engendrado. Este signo fué adoptado como emblema por seis de las nueve legiones reorganizadas por Augusto. El anillo, pues, es de suponer que pertenecería a unos de los jefes u oficiales de alguna de estas legiones.—FERNANDO JIMENEZ,

NUEVOS MATERIALES EPIGRAFICOS REFERENTES  
A HISPANIA

No son raros los hallazgos de materiales epigráficos romanos en distintas provincias del Imperio que ilustran o incluso dan a conocer nuevos aspectos de la Hispania romana, en los que los materiales hispánicos se muestran parcos de detalles o, simplemente, estériles. Diversos aspectos de Hispania como la economía, las exportaciones, las tasas aduaneras, el reclutamiento militar, la religión, etc., son mejor conocidos por hallazgos efectuados fuera de ella; recientemente tuvimos ocasión de destacar los testimonios del culto rendido por hispánicos al dios de Doliche, que contrastan con la pobreza de los materiales hallados en España<sup>1</sup>. Raro es el año en que nada se publique que interese a este aspecto, pero si estos hallazgos no son recogidos prontamente más tarde su reunión requiere un notable esfuerzo, no siempre con resultados positivos, a causa de su gran dispersión bibliográfica. A modo de ensayo señalaremos los hallazgos y publicaciones, pues algunas veces una nueva lectura de una inscripción antigua ofrece una nueva visión de un problema, efectuadas en estos últimos años.

Así, en *Valentia Banasa*, han sido descubiertos nuevos diplomas militares. Atendiendo al orden de publicación señalaremos primero dos correspondientes al año 109 d. d. J. C., uno, y otro fechable entre 114 y 117 d. d. J. C., poco nos da a conocer el segundo con respecto a la guarnición de la Mauritania Tingitana en la que las unidades hispánicas eran numerosas<sup>2</sup>, pero en cambio el primero nos ha revelado la existencia de una nueva unidad hispánica en aquel territorio, la *cohors I Celtiberorum C. R.*, aparte de la *I Asturum et Callaecorum* y la *III Asturum C. R.*, de las que la primera ya había estado anteriormente en Tingitana, y la segunda permanecerá allí hasta la caída del Imperio. Esta *coh. I Celtiberorum* estuvo en Mauritania hasta el 122, el diploma de Banasa de aquella fecha no la cita, y quizás regresó a Hispania donde se hallaba el 10 de junio del 163 (*CIL* II 2552).

Durante un cierto tiempo el diploma de 14 de octubre del 109 d. d. J. C. era el más antiguo conocido en Banasa, pero recientemente ha sido hallado uno del 13 de enero del 88, que es en la ac-

1 Cfr. Ampurias XVI-XVII.

2 Para las tropas y unidades hispánicas en el Africa romana véase nuestra comunicación al I Congreso Arqueológico del Marruecos Español: *Tropas y unidades hispánicas en Mauritania y Numidia*, en prensa en las actas del mismo. El texto de los dos diplomas citados en *A. E.* 1952, n.º 46 y 47 y *A. E.* 1953 n.º 74.

tualidad el más antiguo de Marruecos. Lentamente estos hallazgos nos aproximan al conocimiento de la guarnición establecida después de la ocupación del territorio. El citado diploma nos da a conocer que en aquella fecha se hallaban de guarnición en Mauritania dos unidades hispánicas, el *ala III Asturum*, sin los apelativos de *P. F. C. R.*, que no le serían concedidos sino después del 88 y antes del 109, y la *coh. Bracarorum*, que no aparece en los otros diplomas de Mauritania y que quizás deba identificarse con la *coh I Bracaraugustanorum* que aparece en Moesia el año 99.

En Egipto conocemos, gracias a un diploma inédito de la Universidad de Michigán, las tropas auxiliares de guarnición entre los años 157 y 161, más probablemente el 158 o 159, y entre ellas figura la *coh. I Augusta Lusitanorum*, que probablemente tomó parte en las guerras judaicas, pues se hallaba allí el año 86, siendo trasladada a Egipto antes del 156. Fecha en que se hallaba de guarnición en Egipto, siendo sus efectivos de 505 hombres (6 centuriones, 3 decuriones, 114 jinetes, 19 camelleros y 363 infantes), acuartelados en Contrapollonópolis. (*EE. VII* p. 456.) El 288 se hallaba de guarnición en Hierakónpolis y la *Notitia Dignitatum* (*Or. XXXI*, 58) aun la cita.

Recientemente, Konrad Kraft, ha estudiado dos nuevos diplomas, desgraciadamente fragmentados, hallados en Straubing y Regensburg. El primero está bien fechado, 9 de diciembre del 156 a 10 de diciembre del 157 d. d. J. C., y atestigua la presencia de un ala hispánica, la *I Hispanorum Anuriana*, y tres cohortes, *III Bracaraugustanorum*, *V Bracaraugustanorum*, *VI Lusitanorum*; el segundo, fechable entre el 150 y el 175, sólo conserva mención de la *coh. Bracaraugustanorum*<sup>3</sup>. Estas unidades fueron trasladadas a la Retia a principios del siglo II, pues ya aparecen citadas en diplomas del 107. Señalemos asimismo que se conocen otras dos *coh. III Bracaraugustanorum*; una de guarnición en Britania, y otra en Siria, citada en un diploma del año 139<sup>4</sup>.

El conocimiento de los prefectos de las cohortes hispánicas ha sido aumentado con un nuevo personaje, cuya patria resta, por el momento, desconocida, y sin que nada aclare por ahora la *PIR*, Cayo Julio Longino, prefecto de la *cohors I Asturum et Callaecorum*, de guarnición en Ain Schkour, hallada recientemente en Volubilis

3 *A. E.* 1952 n.º 236.

4 *A. E.* 1953 n.º 115 y 116.

y que aparece como el autor de una dedicación a Saturno en agradecimiento de haber recuperado la salud <sup>5</sup>.

Un trabajo de noticiario de Jean Colin sobre Aquincum, y los últimos trabajos y descubrimientos realizados en aquella ciudad en los últimos años, de difícil conocimiento debido al doble problema que constituye la publicación en lengua magiar y las dificultades de difusión que experimentan estas publicaciones, entre los últimos hallazgos figuran marcas de téglas con los nombres de distintas cohoertes de guarnición en Panonia, no faltando algunas hispánicas <sup>6</sup> como es la *cohors I Lusitanorum* de guarnición en Panonia entre el 107 y el 113 d. d. J. C.—A. BALIL.

## II CURSO INTERNACIONAL DE ARQUEOLOGIA DE CAMPO Santander 1955

Desde el 9 hasta el 27 de agosto de este año de 1955, se celebró en las provincias de Santander y Asturias, el II Curso Internacional de Arqueología del Campo, dirigido por el Comisario General de Excavaciones Arqueológicas, don Julio Martínez Santa-Olalla. Como maestros del extranjero, asistieron a él: de Holanda, el profesor Van Giffen, cuya obra y en especial sus excavaciones de la cultura megalítica de los Países Bajos, son tan conocidas, y el profesor Glazema, discípulo de él y actualmente jefe de los Servicios Arqueológicos de este país; de Inglaterra, el profesor Lacaille, del Wellcome Historical Medical Museum de Londres; de Alemania, los profesores señores Pietchs, jefe de los Servicios de Fotografía de la Casa Agia, y su señora, y doctor Wiesner y su señora; y de Francia, el profesor Cheyner y la señora Leroi-Gourhan, especialista en estudios de Palinología. El curso tuvo sus principales actividades (nueve jornadas completas) en la excavación de un sector de la cueva del Pendo, en el concejo santanderino de Escobedo de Camargo, en el cual cada uno de ellos desarrolló las actividades de su especialidad, colaborando por parte española los señores San Valero y Alonso del Real, y Ruiz Argiles, Sáez Martín y Presedo, a cargo de los cuales estuvieron la labor práctica de la excavación, muestra de Carbono 14 y tareas complementarias, llevando el diario Serra Rafols, y colaborando con el profesor Lacaille Esteve

5 R. Thouvenot: *Le culte de Saturne en Maurétanie Tingitane* R. E. A. LVI, 1954, p. 150-53.

6 Jean Colin: *Quelques trouvailles originales a Aquincum-Budapest* en *L'Antiquité Classique* XXIII, 1954, págs. 144-67. Publicada por Janos Szilagyí en *Budapest Regisei* XIV, 1945, pág. 147.

Gálvez. Durante las tareas en el Pendo se rindió homenaje al doctor Carballo, director del Museo de Santander, al cual se deben excavaciones anteriores en esta caverna y la valoración de este yacimiento, de una importancia realmente excepcional.

Asistieron al curso, además, veintitrés Comisarios de Excavaciones de toda España, entre ellos el profesor Ballesteros y señora. Otros homenajes rendidos lo fueron a la memoria del Conde de la Vega del Sella, en lo que fué su finca residencia, y al ingeniero señor García Lorenzo, propulsor del hallazgo, estudio y conservación de las Cuevas Prehistóricas de Santander, en el Patronato de este nombre.

Otras actividades del Curso fueron las visitas a las playas cuaternarias del Faro de Santander, Ciriegos y Rostrio, que se descubrieron durante su celebración, y a la de Laredo, con prospecciones muy fructíferas; y a las cuevas de Santillana, muy detenida; a la de Santián, con sus pinturas y crematorio; a la del Juyo, en curso de excavación y explicada por González Echegaray; al conjunto de Puente Viesgo, Castillo, clásica; Pasiega, Flecha, Monedas y Chimenea; y a las de Covalanas, Haza y del Rey, la primera con siluetas de ciervos grabadas, que tanto recuerdan a los esquemas de volumen de este tipo, en los petroglifos gallegos. Visitas y conferencias en el Museo de Santander, a cargo del padre Carballo y Alonso del Real. La parte Santanderina del curso se clausuró el día 23. Durante ella se vió además detenidamente Santillana del Mar y Laredo.

En el viaje asturiano fueron etapas la cueva del Pindal, Peña Tu, lamentablemente mutilada; cueva del Buxu, San Román de Candamo, con su espectacular "camarín"; y en el camino de Gijón, que también se visitó; la ciudad de Llanes, con detenido estudio de la cueva de Lledias, cuya autenticidad quedó pendiente de comprobación; y Covadonga, con viaje a la región de los lagos, que conserva las características del "habitat" de pastoreo de verano. En Oviedo, recorridos detenidos por la Catedral, Cámara Santa, Museo e iglesias de San Julián de los Prados; y las del Naranco: Santa María y San Miguel de Lillo, un tanto abandonadas. La clausura de esta segunda etapa se efectuó en Oviedo, el día 27, con conferencia de San Valero. Durante él fueron innúmeras las atenciones recibidas por parte de las autoridades de Santander y Asturias, a través de un verano espléndido, que resaltaba aún más la maravilla del paisaje.—R. SOBRINO.

III CONGRESO PANAFRICANO DE PREHISTORIA. *Livingstone, Rodesia 1955*

En la segunda quincena del pasado mes de julio ha tenido lugar en Livingstone (Rodesia), el III Congreso Panafricano de Prehistoria, que fué precedido de una excursión oficial por la Rodesia meridional, con una visita a Zimbaone y seguido de otra excursión por el norte de Rodesia (visita a Broken Hill), lago Tanganica y sudeste del Congo.

A este Congreso pudimos asistir en representación del Instituto de Estudios Africanos, en compañía del doctor don Santiago Alcobé, director del Laboratorio de Antropología de la Universidad de Barcelona. Los asistentes sobrepasaron el número de ochenta, entre los que figuraban los más destacados africanistas en los campos de la Prehistoria, la Antropología y la Geología. Entre ellos citemos a L. S. B. Leakey, del Kenia; G. Mortelmans y A. Anciaux, del Congo; C. Arambourg y H. H. Vallois; de Francia; Miss Caton-Thompson y M. C. Burkitt, P. Oakley y Le Gros Clark, de Inglaterra; M. R. Mauny, del Africa Occidental francesa; B. Fagg, de Nigeria; D. Davies, de la Costa de Oro; L. Cabot Briggs, C. S. Coon; Howells, Washburn, de Norteamérica; Riet Lowe, Dart, Robinson y muchos otros del Africa del Sur. Fué secretario general y alma del Congreso Desmond Clark, de Rodesia.

Los temas de las principales comunicaciones, como es lógico, se refirieron a diversos aspectos de la geología, antropología y prehistoria del Africa meridional, llegándose a resultados concretos, en general puede decirse que se aceptaron los sistemas cronológicos que en Africa oriental estableciera L. S. B. Leakey, principalmente. Especial interés tuvo la amplia discusión sobre la *pebble culture*, sobre la que presentaron serias dudas eminentes prehistoriadores, pues resulta muy hipotético admitir ciertas piezas como de factura humana. Pero sin duda las aportaciones emocionantes y de mayor interés fueron las referentes a los recientes hallazgos antropológicos.

C. Arambourg presentó copias de las dos mandíbulas halladas el pasado año en Ternifine (Palikao, cerca de Orán), con industria de bifaces. Con ellas ha formado dicho autor el *Atlantropus mauritanicus*, un pitecantropo que ahora aparece tan cerca de España que ya podemos abrigar la esperanza de que en nuestra Patria aparecerán a no tardar restos de este homínido primitivo.

Los geólogos y antropólogos sudafricanos presentaron los últimos resultados de sus excavaciones en las cuevas de Sterkfountain y Hearth Cave, y sobre todo, los impresionantes restos de los australopitecidos.

Terminado el Congreso visitamos, con el doctor Alcobé, las ricas

colecciones del Museo de Tranvaal, en Pretoria. Confieso que pocas cosas me han impresionado más en mi vida científica, que la contemplación de esos vestigios, en extremo fosilizados, y que según se acordó en el Congreso no son anteriores al comienzo del Cuaternario. Hay allí centenares de huesos y dientes. Las mandíbulas del *Paranthropus robustus* prueban que hubo homínidos gigantes y tremendamente anormales. El *Australopithecus africanus*, con su faz de chimpancé y su cresta sagital, sorprende por el resto de su esqueleto, humanoide. ¿Se trataba de seres ya humanos? ¡Tremendo misterio!

En todo caso, los congresistas, optimistas, decidieron que por los datos actuales hemos de pensar que en Africa se encuentra la cuna de la Humanidad.

Aunque menos misteriosa, no es menos impresionante la riqueza de vestigios del Paleolítico inferior y superior en las terrazas del Zambeze, en la región cercana a las famosas y maravillosas cataratas Victoria. Los yacimientos de los alrededores de Livingstone compiten con los del río Vaal, con los de Oldoway, Ologersailie y otros yacimientos del Kenia y presentan una riqueza muy superior a cuando conocemos, incluido nuestro Manzanares. Tienen además la ventaja de que se estudian con cariño y sin descanso por el director del excelente Museo Rhodes-Livingstone, Desmond Clarky, y de que se hallan cerca de la ciudad, por lo que, al contrario de lo que desgraciadamente sucede con nuestro yacimiento del Manzanares, nada se pierde para la Ciencia.

En los sucesivos cortes de las terrazas seguimos la evolución durante cientos de milenios. Primero, las discutidas piezas de la *pebble culture*, en las que hay que hacer un verdadero derroche de imaginación para comprender y aceptar su talla y uso. Siguen espléndidas y ricas las series del hacha de mano. Luego las lascas del Sangoense, las puntas de retoques bifaciales de Still-Bay y finalmente los microlitos del Magosiense y del Wiltoniense. Parece clara la relación y enlace de estos núcleos con las culturas del Congo y con las del Kenia, las cuales, a su vez, se ligan con las del valle del Nilo y las del Sáhara, ya estrechamente relacionadas con las mediterráneas. Tal riqueza sugiere que Africa pudo ser un centro creador de muchas de estas industrias y que sólo más tarde habría adquirido el carácter de continente conservador, que caracteriza muchos de sus aspectos postcuaternarios.

El profesor Alcobé presentó una comunicación sobre comparación de tipos paleoantropológicos hispanos y africanos. El que firma leyó una comunicación sobre el nombre de *cultura iberomauritánica*, sugiriendo que en vista de algunas piezas de la colección Siret, en el Museo Arqueológico Nacional de Madrid, de aspecto iberomauri-

tánico, este nombre puede ser correcto. En otra comunicación presentó el resumen de los trabajos españoles sobre prehistoria de territorios africanos y en especial Canarias y Marruecos español. Ambos presidimos sendas secciones del Congreso y recibimos toda clase de atenciones. El Congreso acordó celebrar su IV sesión en el Congo y la V en Canarias.—L. PERICOT.

#### V CURSO DE TÉCNICA ARQUEOLÓGICA. Pamplona, 1955

Durante los días 1 al 10 de agosto último se celebró por primera vez en Pamplona el "V Curso de Técnica Arqueológica" que anualmente y en la actualidad dirige la Universidad de Zaragoza, esta vez con el patronato y bajo la protección económica de la Excelentísima Diputación Foral de Navarra.

La dirección del curso corrió a cargo del Dr. D. Antonio Beltrán Martínez, catedrático de Arqueología, Epigrafía y Numismática de dicha Universidad, interviniendo asimismo los siguientes profesores:

Don Julio Caro Baroja, Director del Museo del Pueblo Español, de Madrid, con un *Curso General de Etnología y Folklore*, desarrollado en cinco lecciones. Sus estudios partieron de una distinción entre la Antropología física y la Antropología cultural de los anglosajones o Etnología nuestra, considerada como un estudio completo de los pueblos como entidades sociales.

Trató del método en los estudios etnológicos, y estableció un sistema de áreas culturales. Dió a conocer las tendencias modernas de la Antropología. Relacionó el problema etnológico con la Península Ibérica y resaltó el abuso que se hace de la palabra *folklore*, ya que para algunos este concepto representa el todo de un estudio etnológico y en realidad no es sino sólo una parte de la cultura de un área determinada. Habló de elementos, complejos y áreas culturales y formuló una distinción entre raza, lengua y cultura.

El profesor don Juan Maluquer de Motés, catedrático de la Universidad de Salamanca, trató en sus lecciones sobre los problemas concernientes a las *Comunidades prehistóricas pirenaicas y del Valle del Ebro en el marco de la Prehistoria occidental*.

Para reconstruir la población pirenaica en la época pre-romana, consideró el Pirineo dividido con arreglo a dos ideas geográficas: el Pirineo barrera y el Pirineo refugio. Desde el Cuaternario se plantean los problemas de la antigüedad de su población, el Etnológico de la misma y el eslabón de unión con la población circumpirenaica. El origen de la idea megalítica en el Pirineo lo considera como una intrusión de unas ideas que se imponen con su prestigio y determinan la adopción de esa forma de enterramiento, bien adaptada a la estructura familiar del pueblo pirenaico, pero nunca pensando en

invasión de un elemento nuevo. Saca la conclusión de que la población del Pirineo se ha formado sobre una base residual aziliense y otra neolítica peninsular, ya que la zona vasca y la Norte del Pirineo Occidental supone una permanencia de población como substrato de la raza Pirenáica.

El profesor Eduardo Sangmeister, del Instituto Arqueológico Alemán, de Madrid, dió un *Esquema de la Prehistoria Centroeuropea* en tres lecciones. Habló de las excavaciones de Heuneburg realizadas en 1950, presentándolo como el mejor ejemplo de la época de Hallstatt. De los problemas de transición de esta época a la de Tène, fijando un principio de cronología.

Don Pío Beltrán Villagrasa, catedrático del Instituto Luis Vives, de Valencia, intervino para tratar de la "*Técnica de la clasificación de las monedas españolas*" completando sus explicaciones con prácticas utilizando materiales numismáticos del Museo de Pamplona.

El curso de *Epigrafía Española pre-romana, latina y cristiana*, fué dirigido por don Antonio Beltrán, quien señaló claramente las zonas epigráficas de la Península dividiéndola en cuadrantes. Habló también sobre los alfabetos pre-romanos de la Península, exponiendo las investigaciones que han conducido al conocimiento de los alfabetos llamados "tartésio", "ibérico" y "libio-fenice", insistiendo en las directrices generales de don Manuel Gómez Moreno sobre el ibérico y dando conclusiones suyas originales sobre el "libio-fenice".

Navarra estuvo representada en la persona del profesor J. E. Uranga, secretario de la Institución Príncipe de Viana y alma del Museo de Pamplona, quien expuso en tres lecciones una visión general del país, sus monumentos y sus hombres.

Todas las intervenciones fueron, además, completadas con diapositivas y material gráfico.

Los ejercicios prácticos versaron sobre *Clasificación y teoría de la cerámica romana*, por la Srta. Mezquiriz, conservadora del Museo de Pamplona, y sobre *Ordenamientos de materiales pre-históricos. Cuestiones de Metodología y Técnica en la Arqueología*, por el profesor A. Beltrán.

Las lecciones teóricas fueron completadas con dos excursiones dirigidas por el Sr. Uranga. En la primera se visitó la villa romana de Liédena, el Monasterio de Leire, el Museo de Javier, Sos de Rey Católico, los monumentos de Sangüesa, Ujué y Olite, y en la segunda, Bayona, con sus dos museos: Arqueológico y Etnológico de costumbres vasco-francesas; Biarritz y las cuevas prehistóricas de Isturitz.

El curso quedó clausurado con una breve mención de lo en él expuesto, que estuvo a cargo de su director, don Antonio Beltrán.—  
M. T. ANGOS - M. PUEYO.

# Bibliografía

FUSTE, Miguel: *Antropología de las poblaciones pirenaicas durante el período Neo-eneolítico*. Trabajos del Instituto "Bernardino de Sahagún". C. S. I. C. Vol. XIV, n.º 4, pp. 109-135, IV láminas. Barcelona, 1955.

En la primera parte de este trabajo se estudian los restos procedentes de tres estaciones del Pirineo leridano: Cueva de Joan d'Os (Tartareu), cueva de El Foric (Os de Balaguer) y cueva de Gurp (Cueda de Tremp). Entre los pobladores de la primera predomina el tipo mediterráneo grácil, mientras que los hallados en Gurp se relacionan con el tipo eurafriano o protomediterráneo y, en una de las piezas óseas de El Foric, se advierten rasgos cromañoides.

En la segunda parte se procede a una revisión de todos los datos conocidos hasta la fecha referentes a las poblaciones prehistóricas del Pirineo. Para ello, se estudia, en primer lugar, una serie para el índice cefáico que reúne exclusivamente ejemplares del extremo oriental de la cordillera. En esta serie destaca la presencia de dos grupos, uno más numeroso dólico o mesocráneo, en el que predomina el elemento racial mediterráneo, y otro, numéricamente menos importante pero bien individualizado, de braquicráneos de morfología alpinoide, rasgo por el que la citada serie discrepa de otras peninsulares coetáneas utilizadas como término de comparación. Se resumen, a continuación, las observaciones de Aranzadi y Barandiaran, referentes a las poblaciones del extremo opuesto de la cordillera, que ponen de manifiesto el predominio del elemento pirenaico-occidental, constituyente básico de la población vasca.

Finalmente señala el autor la falta de

concordancia de la distribución racial comentada con la relativa uniformidad cultural que durante el período Eneolítico existió a lo largo del Pirineo. La presencia de elementos alpinoideos, vinculada con exclusividad a estaciones megalíticas para las que se admite una cronología algo tardía, y en un momento en que, según Maluquer y otros, se advierte la llegada de elementos culturales de allende el Pirineo, se interpreta como indicio de que fué precisamente durante el período indicado cuando llegaron por vez primera tales elementos relacionados con el foco de braquicefalia centroeuropeo. Ello está de acuerdo con lo comprobado en algunas estaciones del departamento de Ariège, al N. de la Cordillera.

Acompañan al trabajo un mapa con la distribución de las estaciones de procedencia del material estudiado, en el que se señala el camino probable seguido por los elementos braquicéfalos en su penetración, y catorce fotografías de los ejemplares más representativos de la población prehistórica comentada. — José PONS.

FUSTE, Miguel: *La duración de la vida en la población española desde la Prehistoria hasta nuestros días*. Trabajos del Instituto "Bernardino de Sahagún". C. S. I. C. Vol. XIV, n.º 3, pp. 81-104, Barcelona, 1954.

Se analizan en este trabajo los datos relativos a la mortalidad por edades en varias series españolas, desde el período Neo-eneolítico hasta la actualidad, con objeto de estudiar el aumento de la duración de la vida humana en la población española.

Durante el período Neo-eneolítico, y a diferencia de lo que en la actualidad

ocurre, la mortalidad más intensa tuvo lugar entre los veinte y los cuarenta años, los individuos longevos eran muy escasos, y elevada la mortalidad infantil. En el sexo femenino la mortalidad fué más precoz que en el masculino.

Comparando los datos de la población española de la segunda mitad del siglo pasado con los de la actual, se comprueba un considerable aumento de la duración de la vida, ya que mientras en aquélla sólo el 18 por 100 de la población alcanzó los setenta años, en la actualidad el 51 por 100 rebasa esta edad.

Durante la época romana y el medioevo, las condiciones resultan intermedias entre las de la citada población prehistórica y las de los españoles actuales.

Se comentan a continuación las causas más probables que determinaron el aumento comprobado así como las consecuencias sociales y biológicas del citado aumento.

Diversas gráficas y cuadros comparativos incluidos en el texto facilitan la comprensión de las comparaciones realizadas.—J. PONS.

PONS, José: *Impresiones dermopapilares en vascos y su relación con otras poblaciones*. Trabajos del Instituto "Bernardino de Sahagún" de Antropología y Etnología del C. S. I. C. Vol. XIV, número 3, Barcelona, 1954.

En este trabajo se estudian las impresiones dactilares y palmares de un centenar de vascos españoles. Para la selección del material se procuró que los dos apellidos paternos y los dos maternos fuesen típicamente vascos.

Se analizan en primer lugar las muestras dactilares, calculando las frecuencias generales, así como las parciales, para cada mano. Igual criterio sigue el autor para el estudio de los siguientes caracteres palmares: terminaciones de las líneas principales y frecuencia de muestras en las cinco áreas palmares.

Dicho análisis permite comprobar patentes diferencias respecto a un grupo de universitarios barceloneses, por lo que los caracteres dermopapilares pueden añadir-

se a otros somáticos para la caracterización de ambas poblaciones. Adviértase que en la serie vasca predomina el tipo "pirenaico-occidental", mientras en la de los estudiantes barceloneses predominan los mediterráneos.

Respecto los demás europeos, los vascos quedan incluidos en su ámbito de variación para todos los caracteres considerados y, concluye el autor, para las muestras dactilares y líneas principales de la palma, se comprueba tendencia a valores altos, a semejanza de la mayoría de las poblaciones del sureste de Europa y del Próximo Oriente, lo cual, sin confirmarla, no contradice la pretendida influencia dinárica en el complejo racial de los vascos, ni la supuesta relación lingüística con poblaciones caucásicas.—Miguel FUSTÉ.

PONS, José: *Discriminación sexual en fémures, pelvis y esternones*. Trabajos del Instituto "Bernardino de Sahagún" de Antropología y Etnología del C. S. I. C. Vol. XIV, n.º 4. Barcelona, 1955.

Lo mismo en Antropología histórica que en Medicina legal puede interesar la identificación del sexo de los diferentes huesos aislados del esqueleto. El simple diagnóstico "de visu" puede estar influido por el criterio personal del observador; en cambio, el empleo de caracteres cuantitativos elimina todo subjetivismo.

Un método apropiado es el de las funciones discriminantes. Si se dispone de un número suficiente de ejemplares de sexo conocido y considerando varios caracteres cuantitativos, puede calcularse con ellos la función lineal que mejor discrimine el sexo de los distintos huesos, la cual puede tomarse en adelante como pauta para la distinción sexual de nuevos casos individuales. Con este criterio, el autor calcula funciones discriminantes para fémures, pelvis y esternones, que le permiten la distinción sexual con una probabilidad de acierto aproximable al 95 por 100 para los fémures, 94 por 100 para las pelvis y 89 por 100 para los esternones.—Miguel FUSTÉ.

LAHOVARY, N.: *Le sang des peuples*. Pacomhy Editeur, París, 1954. Un vol. de 286 páginas.

El autor, conocido por su preocupación por los orígenes etnológicos y lingüísticos de Europa, recoge aquí una abundantísima documentación sobre el problema de los análisis sanguíneos, que se han acreditado recientemente como de vital importancia para la caracterización de las razas humanas.

Se trata de las consecuencias que los análisis de la aglutinación de la sangre han arrojado para una precisión mayor en el trabajo de los antropólogos. Por ejemplo, se había creído que había analogía entre los braquicéfalos de estatura mediana de Rusia y los del mediodía de Francia, y la comparación de datos externos podía justificar la comparación, pero el análisis serológico acentúa el orientalismo de los primeros y confirma el carácter alpino de los segundos (p. 11). Se comprende que por ello el libro de Lahovary, rico en indicaciones bibliográficas y en el que se recoge un material extensísimo, disperso en multitud de revistas de especialidades diferentes, sea del mayor interés para los antropólogos, los etnólogos y los arqueólogos.

Hallamos en el libro una historia del desarrollo del método de la isohemaglutinación y la transmisión hereditaria de las propiedades de la sangre. Por el momento la investigación se ha centrado en el estudio de las propiedades A B O, M N y también, en parte, en el llamado factor Rhesus o Rh. Por de pronto estos descubrimientos de la serología permitirían acaso suponer que la humanidad procede de dos o quizá tres o cuatro troncos diferentes, yendo de acuerdo las propiedades observadas en ciertos primates con las que se acusan en diferentes razas humanas (p. 31).

Pensando en el lector no especializado en estas materias, el autor ha prescindido de detalles matemáticos y ha aplicado un método de presentación fácilmente legible en esquemas. Las diferencias resaltan según la aplicación de lo que Lahovary llama índice de separación (*indice d'écart*) en un gráfico.

La lectura de las estadísticas acusa

hechos que al historiador y al arqueólogo no pueden menos de interesarle: por ejemplo, que en la España meridional se hallen porcentajes semejantes de sangre B a los que se dan en Asia anterior, lo que se explica tanto por las aportaciones orientales en las primeras edades de los metales como por la invasión árabe en tiempos posteriores (p. 58). De la misma manera, coincidencias hispanoportuguesas con escandinavos y germanos se justifican por las invasiones bárbaras y por las indoeuropeas en la edad del hierro y tal vez del bronce (p. 60). De la misma manera el análisis sanguíneo en los canarios acusa datos muy interesantes para los antropólogos, con su mezcla alpinoarmenoide y presemítica (p. 65), diferente en lo fundamental de las características nórdicas con las que los canarios han sido comparados (cfz *Emerita* X, 338 ss. y *Zephyrus* III 242).

El hecho, bien conocido desde hace algunos años (recordamos la exposición de H. Vallois en el Congreso de Estudios Pirenaicos de San Sebastián en 1950), de las peculiaridades serológicas de los vascos es subrayado por Lahovary, que a la vista de estadísticas señala que "los habitantes de los Pirineos occidentales han conservado, en la mayor pureza de mezcla con sangre del este de Europa o del Mediterráneo oriental, la sangre original de las antiguas poblaciones mediterráneas occidentales, presemíticas y preindoeuropeas o prealpinoarmenoides, del sur de nuestro continente y del África nordoccidental en la época prehistórica" (p. 80). La coincidencia con Malta es muy interesante para la cuestión de los orígenes etnológicos vascos.

Otro tipo mediterráneo se acusa en el país de Gales, semejante en ciertos rasgos al Asia anterior, entre los sefardíes y los árabes, y a tipos italianos del sur. Quienes han hablado de camitas en Europa occidental (Pokorny, Menghin) podrían apoyarse en estos hechos (cf. también p. 221).

Analogías sanguíneas entre series sardas e italianas del sur con razas paleo-africanas parecen confirmar que las representaciones femeninas esteatopígicas del viejo continente podrían fundamen-

tarse en la existencia aquí entonces de una raza negroide en la que se observara realmente esta peculiaridad, que, como es sabido, caracteriza a los hotentotes de hoy.

El autor, investigador en estas zonas problemáticas del sustrato, aporta estos datos a los difíciles problemas del mediterráneo prehistórico, de la población pregalá en Francia, etcétera.

En cuanto a Andalucía, Lahovary señala (como yo ya he apuntado alguna vez, cf. *Estudios* p. 194 s. y mapa) que va más con el Mediterráneo oriental que con Africa (p. 107). El mundo bereber coincide con los vascos en más de un rasgo serológico (p. 112).

En cuanto a la Europa oriental el autor es de la opinión de que la frontera de Asia no está, desde el punto de vista serológico, en los Urales, sino en los límites orientales de Rumanía, Polonia y Alemania. De paso quede anotada la importancia que él adscribe a los hechos serológicos en su influencia sobre la creación y subsistencia de las nacionalidades modernas en Europa.

También los puntos de vista de la serología son muy valiosos e interesantes en cuanto a las razas alejadas. La teoría que ve en los polinesios, eco de un foco central de civilización, se ve favorecida por ciertos aspectos de análisis sanguíneos (p. 157), así como estos estudios servirían de prueba al hecho de que ciertas razas americanas, especialmente en el continente del sur, no son en absoluto mongoloides ni han venido del norte, sino más bien son australomelanesios (p. 159).

Muchos otros puntos de vista encontraría el lector en este libro, y el geógrafo, como el historiador y el arqueólogo, hallará amplio campo para ampliar sus estudios y criticar desde nuevos puntos de vista sus juicios. Nosotros, como profanos en esta especialidad, nos limitamos a recomendar al lector que no descuide el punto de vista serológico para considerar los complejos problemas de la etnología. Y para tales estudios seguramente que la mejor introducción es el libro de N. Lahovary, completado además por una muy amplia bibliografía.

El señor Lahovary ha expuesto tam-

bién otros aspectos del problema en publicaciones periódicas: un artículo general sobre "La psychologie des peuples et les groupes sanguins" en la *Revue de Psychologie des peuples*, VI (1951) 252-265, y ciertas consideraciones referidas a los suizos y en general sobre el oeste de Europa, en el estudio "Résultats des dernières recherches dans le domaine de la sérologie ethnique et les conclusions importantes que l'on peut en tirer" en el *Bulletin de la Société Suisse d'Anthropologie* 1952-53, 1-13. Recientemente ciertos especialistas en genética, Darlington y Mather, creyeron poder establecer una correspondencia entre la presencia del sonido *z* (la *z* de la pronunciación correcta española) y la línea del 64,5 por ciento de los cromosomas O; ello sería una prueba de relaciones entre factores materiales y hechos lingüísticos, con lo que volveríamos a caer en el materialismo de mezclar la lengua, hecho social, con fenómenos hereditarios, como ya imaginaron ciertos lingüistas del siglo XIX. Podemos remitirnos a la concluyente rectificación que frente a tales ideas ha levantado un joven lingüista, R. W. Thompson, de la Universidad de Jamaica, en la revista *Nature*, 174, 1954, 1095 s. Simplemente con observaciones exactas de pormenor, con hechos bien analizados, queda refutada la hipótesis.— A. T.

LAMING, A.—*La découverte du Passé. Progrès récents et techniques nouvelles en Préhistoire et en Archéologie. Etudes réunies et présentées par...* Paris. Edit. A. et J. Picard, 1952, 364 págs., 45 figs. más XVI láms.

En el proceso de avance de toda ciencia nueva, se puede señalar un ritmo alterno de análisis y síntesis que no suele coincidir. Estas, si sirven para examinar panorámicamente el camino recorrido, obligan a su vez a revisar el valor de los análisis que le sirven de base y a una creciente exigencia de su metodología. De este modo, la Ciencia va perfilando y depurando sus propios métodos, buscando la colaboración de otras disciplinas, ensayando métodos ajenos en tarea de constante superación. Pero de

día en día, los métodos se complican y el investigador individual ha de renunciar en amplitud lo que gana en intensidad, dedicándose a una técnica o grupo de ellas que al ser asequibles hagan su labor eficaz. La Prehistoria y la Arqueología son ciencias humanísticas, pero frente a las conocidas tradicionalmente con este nombre, sus métodos de trabajo son más propios de las ciencias naturales. Por ello, reconociendo la imposibilidad de dominar todas las técnicas, el investigador no puede renunciar a conocer los principios metodicos, por variados que sean, que puedan contribuir a ofrecerle el dato depurado y objetivo que habrá de utilizar, sin cuyo conocimiento está incapacitado para juzgar el valor del dato que le ofrecen las ciencias auxiliares.

En una etapa como la presente en nuestra ciencia, de predominio de la labor de análisis, pero que se presiente la etapa, ya iniciada, de las grandes síntesis, el conocimiento de la amplia metodología es una exigencia, y a ella parece responder la nutrida serie de publicaciones dedicadas en los últimos años a estos problemas. El libro que reseñamos entra de lleno en esta categoría, y A. Laming, asociando a su tarea un numeroso grupo de especialistas, se ha propuesto y conseguido ofrecer al público culto el estado actual de los nuevos métodos de investigación arqueológica, exponiéndose con sencillez y claridad los resultados obtenidos, que permiten entrever su eficacia y posibilidades y a la vez sus limitaciones.

El libro se halla dividido en cuatro partes, cada una de ellas precedida de una introducción sugestiva redactada por el propio Laming, que también prologa el libro con una síntesis sobre el desarrollo de la prehistoria, en el que acertadamente se insiste en su valor de reconstrucción.

La primera parte está dedicada a los problemas de descubrimiento, o sea a las prospecciones propiamente dichas. En su introducción se puntualiza la diferencia entre hallazgo casual y hallazgo metódico. Un primer capítulo, redactado por G. Baillouf y P. Chombart, se dedica a la fotografía aérea; otro, de R. J. C.

Atkinson, al uso de los métodos eléctricos de prospección, y un tercero, de Laming, sobre el uso y posibilidades del detector electro magnético (más útil en una excavación propiamente dicha, por ejemplo en ruinas clásicas, que en prospección).

La segunda parte se dedica a la determinación del medio, cuyo interés pone de manifiesto Laming en la introducción. Un capítulo al análisis de los sedimentos (util. en yac. cuaternarios), otro a la paleozoología de Leroi-Gourhan y por último a la reconstrucción del medio botánico con análisis de G. Lemée, de palinología.

La determinación cronológica forma el tema de la tercera parte con sendos capítulos dedicados a la dendrología (Laming), al análisis del porcentaje en fluor de los huesos (Oakley), al carbono radioactivo (Movius), a la imantación permanente de las terracottas (Laming). El estudio de los restos de la industria humana es objeto de la última parte del libro, con capítulos dedicados a la reconstrucción de las vías comerciales, microorganismos del sílex, reconstrucción de las técnicas, cerámica (Balfet), metal (France Lanord), y finalmente un capítulo de conclusiones.

El libro, presentado con sencillez y gusto por la Casa Picard, está bien ilustrado. Los apéndices bibliográficos, de Laboratorios e Instituciones, y el copioso índice general, son muy útiles, no sólo al investigador que quiera tener una visión general de la metodología prehistórica moderna, sino al estudioso que quiera iniciar su orientación. Señalemos, sin embargo, nuestro escepticismo sobre los resultados conseguidos por alguno de los métodos señalados, y su valor, muy limitado, a determinados trabajos o yacimientos.—J. M. de M.

JORDA CERDA, F.—*El Solutrense en España y sus problemas*. Tesis doctoral dirigida por D. Luis Pericot. Diputación Provincial de Oviedo. Servicio de Excavaciones Arqueológicas. Oviedo, 1955, 230 páginas, tres figuras, más cinco láminas.

Si sólo se tratara de una monografía sobre el Solutrense peninsular, ya mere-

cería este libro gran alabanza, pues bien faltos están de monografías adecuadas nuestras etapas del Paleolítico, pero es mucho más que eso lo que Jordá nos ofrece en su Tesis, no simple acopio de materiales sino de doctrinas de positiva originalidad. Incansable trabajador desde hace años, formado universitariamente en la escuela levantina que Pericot estimulara, llega Jordá a ella con una envidiable experiencia de excavaciones, que le permite revalorar los materiales acumulados en los Museos desde hace cincuenta años y sacar provechosos frutos.

Con pleno dominio de la bibliografía traza en los dos primeros capítulos los problemas generales del paleolítico superior y sus divisiones, y la cultura solutrense en su marco paleolítico, y con gran espíritu crítico pasa revista a su división clásica, técnicas, tipología y arte. El solutrense en España constituye el tercer capítulo, con análisis breves y claros sobre todos los yacimientos, que agrupa por regiones, lo que le permitirá formular dos grandes grupos que denomina *solutrense cantábrico* y *solutrense de facies ibérica*. Estos dos grupos, aparte el pre y protosolutrense, se periodizan cada uno en cuatro periodos un tanto teóricos a base de estricta tipología (cuadro de la pág. 183 y láminas).

En el capítulo IV se abordan con valentía los grandes problemas. En el de orígenes se analizan todas las teorías propuestas, cuyas fallas se precisan con gran minuciosidad. La teoría africana, por ejemplo, se descarta *por diferencias de técnica de talla y de proceso industrial*, y además haciéndose eco de la posición actual de muchos africanistas en el sentido de descartar todo contacto durante el Paleolítico entre ambos continentes (tesis que no admitimos en absoluto). Finalmente se inclina, con reservas, hacia la tesis de Peyrony sobre el origen francés.

Gran interés tiene el intento constante a través de todo el trabajo, de dotar de un contenido histórico el mundo solutrense, lo que aplaudimos; variaciones, matices locales, etcétera, se explican por una evidente falta de unidad, comparándose los distintos grupos al mosaico de

los taifas españoles por ejemplo. Cierra el libro un apéndice de yacimientos por provincias.

Felicitemos vivamente por esta importante contribución al conocimiento de nuestras culturas cuaternarias a nuestro buen amigo Jordá, que en el marco cantábrico ha conseguido, con el Servicio de Investigaciones Arqueológicas, dar de nuevo actualidad a la investigación del Cuaternario.—J. M. de M.

VAUFREY, Raymond: *Prehistoire de L'Afrique. I, Le Maghreb*. Publications de L'Institut des Hautes Etudes de Tunís, vol. IV. Masson et Cia. p. 460, 223 figuras con miles de piezas dibujadas más LX láminas. Paris, 1955.

Treinta años de fecunda labor se nos ofrecen en esta monumental obra de Raymond Vaufrey publicada por el Instituto de Altos Estudios de Túnez y hecha realidad por el mecenazgo del Gobierno de Túnez, del Gobernador General de Argelia y del Centre National de la Recherche Scientifique. Constituye este dedicado al Maghreb, el primer tomo de una Prehistoria de Africa planeada con una ambición científica y editorial envidiable. La prehistoria del Sahara y Sudán, constituirán otro tomo (II), Arte ruprestre norteafricano (III), Africa Occidental (IV), Egipto (V), Africa Oriental (VI), Rodcsia (VII), Africa del Sur (VIII), Congo y Angola (IX). La obra ha sido planeada con una idea que a primera vista sorprende y que en esencia puede resumirse con palabras del autor como el *retraso de la penetración paleolítica en Africa*, visible desde el paleolítico medio y clara desde el superior, tesis que necesariamente no habrá de gustar a muchos africanistas.

No podríamos ni lo queremos intentar resumir aquí este libro, sino simplemente destacar la publicación de una obra destinada durante muchos años a ser clásica y en todo caso absolutamente necesaria en adelante, para el conocimiento de la prehistoria del norte de Africa y ello no solamente porque su cuantiosa ilustración y rica presentación lo hacen inapreciable, sino por el intenso crítico-

mó que hace Raymond Vaufrey de los centenares de yacimientos y materiales que desfilan por el libro.

Veamos brevemente su contenido. Un capítulo I demasiado breve se dedica al aspecto geográfico de Túnez, Argelia y Marruecos. En el siguiente, se hace la historia menuda de las investigaciones que pecan, como es bien sabido, de numerosa en demasía y la más de las veces científicamente deficientes. En el cap. III el Paleolítico inferior y medio, y siempre por las tres grandes regiones analizándose cada uno de los yacimientos con la crítica incisiva característica del autor en la que pesa como es lógico en primer lugar la geología. De cada yacimiento se ofrece su historia, su bibliografía y suficientes ilustraciones. Con método idéntico dedica al Capsiense típico el cap. IV, al Capsiense superior el V, el Neolítico de tradición capsienense, el VI y a la Paleontología el VII. Siguen las conclusiones generales que resumiremos, listas bibliográficas que en clave numérica intercala en el texto y un copioso y útil índice alfabético.

Las conclusiones generales de R. Vaufrey no se apartan de la línea de visión bien conocida de quienes hemos seguido siempre sus trabajos y notas principalmente en *L'Anthropologie* a lo largo de los últimos veinte años. El hombre aparece en el norte de Africa desde el Villafrañense, anterior a la segunda glaciación (Aïr Hanech). El *Chelense* aparece muy diluido como en todas partes por el contrario el *Achelense* es potente a partir del segundo interglaciar con formas arcaicas a Sidi Abderrahmane y Palikao, y con gran evolución posterior. Pronto se observan las señales inequívocas del "ralentissement progressif" que según el autor será el ritmo característico de la evolución africana. Prueba de ello lo observa en la escasez de población musteriense con excepción de la cosa de Argelia y en el carácter evolucionado de la industria de los yacimientos del otro lado del Atlas que hacen *presentir* una vecindad del ateriense.

El *Ateriense*, "grosso modo" parece responder a una etapa paralela al Paleolítico superior europeo del que quizás

haya sufrido influencia. Aparecen luego las industrias capsienenses de técnica y en parte tipología paleolítica, pero enriquecidas desde su origen por microlitos de facies mesolítica. Se insiste sobre la reducida área del capsienense antiguo (capsienense típico) cuyos descendientes no ocupan hasta el neolítico del Golfo de Gabes al Atlántico. Las industrias iberomauritanas, localizadas entre el mar septentrional y la cortina de bosque al sur se interpretan como una *facies lateral de generada del capsienense superior*.

En cuanto al origen del capsienense debe buscarse en Europa occidental y el cruce al continente africano se efectuaría bien por el Estrecho de Gibraltar antes de la época capsienense o más tarde por Sicilia. De no admitirse estas hipótesis debe pensarse en Siria, pero es aun más problemático.

En el *Neolítico de tradición capstense* por primera vez parece que las influencias van de sur a norte y Vaufrey admite sin reservas la unidad del neolítico norte africano con el de España.

Estas son las conclusiones generales del autor que se desprenden del análisis pormenorizado de los yacimientos, algunas como la valoración del capsienense típico y la unidad neolítica de tradición capsienense parecen firmes, otras señalan una pauta que la investigación posterior habrá de ampliar y perfilar pero que no restan a pesar de ser hipotéticas el menor interés al libro, que quedará siempre útil.

Uno de los grandes méritos de Vaufrey es la valiente y demoladora crítica de cada yacimiento, lo que sin duda le habrá de enajenar algunas simpatías, pero a nosotros nos parece fundamental obra de desbroce para la investigación futura puesto que corrige uno de los defectos más corrientes en las grandes síntesis, a saber, el utilizar como de igual calidad materiales y yacimientos de valor muy distinto hecho esencial cuando se trata en tantos casos de materiales recogidos casualmente en el transcurso de una breve estancia colonial o con un afán coleccionista o aun con la mejor intención pero sin la preparación técnica suficiente.

Idéntico criterio selectivo merecería ser aplicado en los yacimientos europeos en

particular los de Francia y España con lo que se rendiría un extraordinario servicio a la investigación paleolítica europea como indudablemente lo representa este trabajo de Vaufrey para la prehistoria africana. Una reserva obligada debemos hacer pues no vemos utilizada la excelente síntesis de Pericot (Tetuán, 1953) cuya área de interés coincide en buena parte con la de este libro.—J. M.<sup>a</sup> de M.

BAILLOUD, G. et MIEG de BOOFZHEIM.—*Les civilisations néolithiques de la France, dans leur contexte européen*. Preface de R. Lantier. Paris, Edit. A. et J. Picard, 1955, 244 págs. con XCVI láminas inter.

Después de un largo período en que Francia, cuna de la Prehistoria, parecía haber agotado su tradicional capacidad de síntesis, quizás por un excesivo, anárquico y mal entendido concepto de la investigación, desde 1950 parece que los colegas franceses se disponen a borrar los justos reproches, aunque quizás a veces demasiado duros, que repetidamente se les han hecho por abandonar el importante campo de la prehistoria postcuaternaria. En poco tiempo hemos visto las obras de Nougier sobre el campañense, la de G. Fabre, sobre la Aquitania; ahora este libro sobre el Neolítico y el de M. Louis y O. Taffanel sobre la Edad del Hierro en el Languedoc... Celebramos muy de veras esta relación francesa, más aun, porque sabemos del tipo de dificultades que ofrece esta labor, por estar habituados a ella, con una estructura de la investigación que, por demasiado afín a la nuestra, no envidiamos.

Después de un primer capítulo en el que se precisa el alcance del término neolítico, que es menos un período que un estadio de evolución en las sociedades humanas, se analizan las persistencias tardenoisenses, el campañense y tradiciones anejas en el neolítico final y calcolítico (término que al estilo de los anglosajones se reutiliza, creemos con desacierto), se pasa a estudiar la civilización danubiana en Europa occidental, que se revisa a base del conocido trabajo de Butler. Es interesante que se insiste en las influencias tardías danubianas en la

cuenca parisina, hecho que puede ser de gran trascendencia y que merece una detenida investigación.

El capítulo III se consagra al neolítico del Mediterráneo occidental y en él se resume la estratigrafía básica de Arene Candide; se estudia el área de la cerámica cardial y se enlaza todo el neolítico de occidente al modo habitual entre nuestros prehistoriadores, no sin un cierto dogmatismo.

En el capítulo III, después de una rápida revista de los niveles de Arene Candide, se analiza el círculo de la cerámica cardial como una unidad perimediterránea occidental. El nombre de *círculo neolítico occidental*, se reserva para los grupos no megalíticos de cerámica lisa o poco decorada, que se trata en la forma habitual en estos últimos años. Grupo de Almería (Bosch), Lagozza-Chastsey-Cortailhod y derivaciones por contacto y mezclas (Michelberg, Windmill Hill). Forzoso es decir que este gran grupo parece un tanto forzado y precisará en el futuro de un trabajo de reconstrucción más matizada. Queda un vago círculo neolítico occidental.

El siguiente capítulo está dedicado a la difusión del megalitismo, con pocas novedades y siguiendo las orientaciones de Daniel. El vaso campaniforme originado en el sur de la Península es importante elemento de contacto entre grupos y aunque no puede considerarse como una cultura, se liga ciertamente a la preocupación del metal.

Con los distintos círculos del megalitismo, en Francia se intenta dar el panorama del calcolítico. Cierra el libro un capítulo de síntesis y cronología, no demasiado claro, en el que se nota la profunda influencia de la escuela anglosajona.

En conjunto, esta síntesis peca de un excesivo dogmatismo, aunque reconocemos que en el estado actual de la investigación del neolítico en Francia es casi obligado. Sin embargo, la tipología, sobre todo de la cerámica peca tremendamente, aunque los autores procuran mitigarlo haciendo hincapié en las condiciones de ambiente y geográficas quizás algo teóricas. Los materiales utilizados para esta síntesis son de valor muy desigual (al

lado de series estratigráficas rigurosas se enlazan materiales de acarreo en buena parte), sin embargo, reconocemos que en el estado actual era la única síntesis posible, aunque deseamos que muy pronto pueda ser superada por el ritmo, afortunadamente creciente, de la investigación gala.

Uno de los grandes aciertos de este libro es su extraordinaria abundancia de ilustraciones, esfuerzo que merece gran alabanza, así como la esmerada presentación de la casa Picard.

R. Lantier, con la figura de su autorizada pluma, ha prologado admirablemente este libro con una sinceridad y crudeza digna de aplauso, por cuanto no se limita a subrayar el aspecto negativo, sino que pone el dedo en la llaga, pero señala justamente las causas, algunas de las cuales (la parte correspondiente a las Universidades, por ejemplo) tiene plena aplicación a nuestra tierra, en la que la Prehistoria ha sido también, hasta hace poco, la céntrica de las disciplinas.

J. M. de M.

H. KÜHN.—*Der Aufstieg der Menschheit*; Fischer Bücherei, Frankfurt/M.-Hamburg, 1955; 208 págs.; 16 láminas de grabados, 7 mapas; índices de nombres propios y geográficos.

Abrese el libro con una breve introducción dedicada a señalar la significación cultural del período neolítico, con el tránsito de la vida sustentada en la caza a la de la agricultura y cría del ganado doméstico. De ella dice el autor que "apenas se ha dado un cambio tan decisivo para la humanidad", el de su verdadero ascenso concienciado. Superado el tipo de existencia —la de la época glacial—, que él llama "paradisíaca", inmersa en el contorno de la naturaleza, en la que el hombre es sólo receptivo, pasa a ser productivo, con conciencia de su poder, resorte a su vez de la conciencia de su ser y de su distanciamiento de la naturaleza, y por lo mismo también de una nueva concepción del cosmos. De todo ello es viva expresión la novedad, tanto en los contenidos como en las formas de su actividad artesana y artística.

Entrando ya en las páginas descriptivas, hemos de notar que en ellas no sólo se recogen los resultados de las excavaciones, sino previamente un amplio noticiario cronológico de las mismas, así como de los exploradores.

El cuerpo de la obra consta de tres partes. Trata la primera del mesolítico, caracterizado como período de transición; del que se exponen los hallazgos, sus manifestaciones artísticas y las inferencias en orden a la vida espiritual. Nota característica es la reducción del campo económico del hombre cazador a causa del intenso desecamiento de la tierra, por lo que la base de la alimentación viene a centrarse en la pesca; aunque por otra parte, una mayor riqueza de la vegetación suministraba nuevos medios nutritivos. Sobre la vida espiritual dan testimonio especialmente dos grupos de datos: los enterramientos y las ofrendas. De aquéllos el más notable es de la cueva de Ofnet en Nördlingen, Baviera, con acumulación de cráneos exentos, acompañados de objetos decorativos; signo todo ello de una nueva interpretación del ser del hombre y de la importancia dada a la cabeza como sede del alma. En el mismo sentido habla del arte, ya no impresionista, sino expresionista y estilizado. Argumento igualmente de la elevación son las ofrendas, reconocimiento de un Dios Creador, omnipresente, dispensador de bienes. El autor confirma la más corriente opinión de que la concepción que el hombre primitivo tiene de la divinidad es monoteísta.

En la segunda parte, que comprende el estudio del neolítico, después de unas palabras previas, en las que vuelve sobre la idea de la "transformación espiritual" en él operada. Se ocupa en primer lugar y con mayor detenimiento de las investigaciones en Mesopotamia; región en la que, al par que en Egipto, el progreso cultural se adelantó en varios millares de años a las restantes zonas, irradiándose lentamente sobre las mismas. Allí también alcanzó formas definidas el nuevo estadio cultural de la vida urbana y política. Por lo mismo puede beneficiarse en este caso de múl-

tiples datos contenidos en los monumentos y documentos de aquella primitiva civilización, aumentando con ello el interés descriptivo. Siguen las referencias, también extensas, a Egipto, y más breves a la India, China, Japón y Europa.

No siendo factible el detenernos a enumerar, ni siquiera en líneas generales, el contenido de cada uno de estos apartados, nos ceñiremos a dar algún pormenor de lo referente a Europa. Al narrar la expansión de la cultura del cercano Oriente hacia Europa, sigue el autor el orden de su desenvolvimiento en las siguientes cuatro ondas. Primera, la de la cerámica en bandas, que entra por el sudeste Europeo y se limita en su avance al centro de Europa, y va asociada a la representación de la Magna Mater fructífera, así como a la nueva actividad productiva y económica del hombre. Segunda, la de la cultura megalítica, que desde Egipto se extiende por el norte de Africa, España y de aquí a la Europa occidental. España es su principal centro, señalado también por la abundancia y valor de los objetos de artesanía adjuntos. Centro importante, y el más original, de la tercera onda, por el milenio 3.000 antes de Jesucristo, es asimismo España, de donde se difunde en su dirección a la Europa central. La cuarta onda, cuyo estudio está todavía retrasado, es la de la cerámica con cordones. Sus enterramientos ofrecen caracteres peculiares; típico instrumento de ella es el hacha de combate, y en su ámbito aparece el caballo; hechos estos dos últimos que le prestan una capacidad de expansión rápida, en contraste con la lentitud de la agricultura.

Concluye el libro con unas nutridas consideraciones acerca de "los resultados de esta investigación a la luz de la moderna filosofía". En ellas pone de relieve la trascendencia de aquel paso histórico en el camino de la perfección humana, a saber: la dilatación de los horizontes espirituales, el enriquecimiento de los contenidos cognoscitivos y valorativos, la conciencia de las posibilidades humanas. Hay allí en particu-

lar una clara manifestación del *homo religiosus*, de la religión en el primer plano de las vivencias, fuerza de gravedad y dinamismo en el hombre.

En sentir del autor, un integral conocimiento del hombre no podrá pasar por alto la bullente expansividad de este estadio decisivo. Para darlo mejor a entender, en este punto, como en todo el decurso de la exposición, va confiéndola con referencias a las modernas ideas filosóficas y etnológicas, al par que con las expuestas en las primitivas manifestaciones históricas y literarias. Una reserva habríamos de hacer a su interpretación racionalista y mítica de la Biblia, no obstante su ingeniosidad. En todo caso, siempre quedará como valor sustantivo de la obra el dominio familiar de la materia, el inteligente encuadramiento, la precisión de los pormenores, la erudición comprensiva y selecta, la siempre aguda interpretación de los datos. En suma, una deliciosa y utilísima vista de conjunto. — J. M. BLAZQUEZ MARTINEZ.

ALVAREZ-OSSORIO, F.: *Tesoros españoles antiguos en el Museo Arqueológico Nacional*. 70 págs.; XLVI láms., 24 x 17 centímetros. Madrid, Maestre, 1954.

Con la aparición de este trabajo se renueva ante nosotros el recuerdo del antiguo director del Museo de Madrid. Es la última obra que salió de su pluma, sin que cupiera al autor la satisfacción de verla publicada, pues cayó enfermo de muerte a poco de enviar el original al Boletín de la Academia de la Historia. En preparación tenía el señor Alvarez-Ossorio otros trabajos análogos sobre colecciones del Museo—lucernas, vidrios—, en prueba de su plena dedicación profesional a ese Centro, del que fué alma durante medio siglo.

Este trabajo, póstumo, pues adicionado por manos respetuosas con algunos daños relativos a la actual situación de los antiguos "tesoros" hispanos en las nuevas instalaciones del Museo (alguna pieza, como las placas de Chamartín, se expondrán en su día con el lote correspondiente), cumple perfectamente el objeto que su autor se propuso al emprender-

lo: no hacer el estudio de dicha orfebrería, en general ya conocida, sino presentar reunidas, por vez primera, las noticias de los hallazgos, con la descripción concisa, número de Inventario y fotografías de los principales ejemplares, para "subrayar la importancia que en este sentido, como en otros muy diversos, tiene nuestro primer Museo Nacional de antigüedades".

Con esa sencillez expositiva que se aprecia en todas las publicaciones del autor—tónica de su labor profesional, llena de eficacia, modestia y mesura; que no en vano el estilo es el hombre—van enumerándose, por orden alfabético de precedencias, los valiosísimos conjuntos de oro y plata del Museo, entre los que sobresalen algunos tan excepcionales como los tesoros de la Aliseda, Jávea, Salvacañete y Peróito; las diademas de Cehégín y Ribadeo, los "candelabros" de Lebrija, el brazalete de Estremoz o la notable serie de torques, últimamente enriquecida con la adquisición de un soberbio ejemplar de plata, aún inédito, que es el más extraordinario de su género en la Península. No faltan piezas avaloradas por inscripciones, algunas tan poco conocidas como la ibérica del vaso de La Granjuela o la del de Jaén, ésta probablemente marca de capacidad, según el profesor Tovar; o ejemplares de interés para el conocimiento de las antiguas creencias prerromanas, como la pátera del aludido tesoro de Peróito, cuyo emblema viene tradicionalmente interpretándose como una cabeza de Hércules, cuando debe tratarse, como observa el profesor Bellido, de una representación sin duda indígena.

Pero ya hemos dicho que no entraba en el propósito del autor hacer un nuevo estudio ni trazar el Catálogo de esta sección del Museo; por ello, no figura, sino por excepción, la bibliografía de cada objeto, que va expresada, con carácter general no exhaustivo, al final de la obra. En ella todavía ha podido recogerse el libro de López Cuevillas (1951) sobre las joyas castreñas, pero no trabajos posteriores, como el de M. L. Herrera (1953), sobre el torque de Mogón, en el Museo, o los de L. Monteagudo

(1953 y 1954) acerca de la orfebrería del NW hispánico.

Las noticias documentales, muchas de ellas poco conocidas, como tomadas del archivo del Museo o de información personal, no son la menor aportación de esta obra del señor Alvarez-Ossorio al estudio sistemático de nuestra orfebrería, aún por hacer, en el que deberán ocupar lugar de preferencia los fondos del Museo Arqueológico Nacional. De la importancia de éstos puede juzgarse recorriendo el medio centenar de láminas de piezas selectas que ilustran el presente trabajo, algunas de clichés del autor y otras realizadas recientemente por el Museo al prepararse aquél.

Las correspondencias de láminas y texto facilitan su manejo, así como un índice final de objetos, por orden de número de Inventario, permite precisar rápidamente este importante dato documental en toda la serie.

Que este postrer servicio de don Francisco Alvarez-Ossorio al Museo de Madrid y a la arqueología española sirva de ejemplo y estímulo a los que participamos de sus mismos afanes.—Augusto FERNANDEZ DE AVILES.

JOFFROY, R. *Le Trésor de Vix. (Côte d'or)*. Paris, 1954. 68 págs. XXXII láms.

El descubrimiento de Vix, 1953, es quizá el hallazgo más sensacional del presente siglo. R. Joffroy hace en este libro un análisis minucioso de todo el conjunto de hallazgos. Comienza la publicación con un breve recuento de la historia de las excavaciones en Vix, para pasar inmediatamente al inventario de la tumba principal que dió los objetos preciosos. R. Joffroy nota que todas las piezas fueron fotografiadas in situ; de la lectura se desprende que la excavación se efectuó con una extremada meticulosidad, pudiendo constituir un ejemplo de excavaciones. Un detallado croquis de la situación de todos los objetos sirve perfectamente para hacerse una idea exacta de su localización. Las piezas halladas se estudian una por una; comenzando por la crátera de bronce, el objeto más sensacional. El estudio de las piezas es de

una gran minuciosidad. Pasa revista a todos los detalles de la crátera. No poco contribuye a valorar la publicación las excelentes láminas que acompañan al texto. La crátera de Vix lleva dos láminas de fotografías de la pieza in situ a medio descubrir, dos fotografías a toda lámina de la crátera completa y dieciocho de detalles que se estudian en el texto exhaustivamente. La tapadera de la crátera, un "brasero", confirma la tesis que recientemente ha defendido en España E. Cuadrado sobre el empleo de estos "braseros". En el centro de la cubierta hay un pequeño bronce del que R. Joffroy nota expresamente que es similar a uno ibérico procedente del Collado de los Jardines, lo que obliga, tal vez, a levantar la cronología que a estos broncees se atribuye en España. Los guerreros del cuello de la crátera llevan el casco corintio coronado con cimera que también aparece en algunos exvotos ibéricos, estudiados recientemente por Kukhan. La fecha de la crátera es de la segunda mitad del siglo VI a. C. R. Joffroy la compara con todas las cráteras de este tipo conocidas, de las que ofrece buenas reproducciones. En cuanto al lugar de fabricación descarta la tesis de ser producto etrusco, y se inclina, más bien, sin decidirse, por un taller de Esparta o de Tarento; quizá también se puede pensar en Caldis o sus colonias. La phiale de plata es parecida a algunas ibéricas y el oinochoe en bronce debe ser gemelo del hallado en el Cigarralejo, aunque este más pobre, como producto local. El tipo del carro es totalmente desconocido en España, así como la diadema y el lebrillo. En el capítulo de conclusiones estudia el autor las razones que explican la presencia de un tesoro en una tumba de mujer de Vix. Creo que el comercio y la intensa influencia que ya hacia el 500, fecha de la tumba, tenía sobre el mundo celta el arte greco-etrusco, puede explicar perfectamente este sensacional hallazgo. Cierra el libro un análisis químico de diferentes piezas.—J. M. BLAZQUEZ MARTINEZ.

PALLOTTINO, M.—*Etruskische Kunst*. Zürich, 1955, 154 págs. 51 láms.

El libro ha sido motivado por la reciente exposición de arte etrusco en Zürich y su mérito principal son las magníficas reproducciones que le ilustran, así como la sucinta explicación de cada pieza, hecha por W. Dräyer y H. Hürlimann, en que se fechan y se da la bibliografía completa sobre ellas. El profesor M. Pallottino, máxima autoridad en este arte, ha escrito una breve y enjundiosa introducción, donde toca algunos puntos, para el gran público, sobre los etruscos, como la historia y actualidad del arte etrusco, la vida y la lengua de este pueblo, etc. Sólo hay dos reproducciones de cámaras funerarias, y tal vez, dado el número de los restantes objetos que se estudian, hubiera convenido alguna más para dar una más completa idea de este arte. Es interesante la comparación de los pendientes de la Aliseda con las cuatro joyas que reproduce (números 25-28), datables las dos primeras entre 680-670 a. C., en el seiscientos la tercera, y en el siglo VII la cuarta, que presentan la misma técnica. En la colección de M. Gómez Moreno hay una serpiente, que es muy parecida a las de los números 29-30, que W. Dräyer da como productos fenicios fechables en el siglo VII a. C., y que si es hallada en España, merece llamarse la atención sobre ella. En la lámina de bronce (número 51), procedente de S. Mariano, tal vez lo que se tenga es un genio similar a Artemis-gorgoneion, una contaminación de un gorgoneion con una *potnia theron*; precisamente al lado aparece el cisne, ave típica de esta diosa. En el número 52 uno de los guerreros de un relieve de San Mariano, siglo VI, lleva sobre el escudo dos cabezas de animales; en Elche una cabeza parecida a la del escudo va sobre la cabeza de un guerrero; sin duda son apotropaicas en ambas piezas. La figura número 66, procedente de San Mariano y fechada en el 520, dada por Pallottino como representación de Turan, es gemela de la divinidad representada en el arcello ibérico de Santiago de la Espada. Los exvotos (números 77-78), iguales a algunos ibéricos, los data M. Pallottino en el siglo VI, lo que obliga a levantar en

varios siglos; quizá, la cronología que últimamente se propone para los santuarios ibéricos. Las figuras números 121-122, del siglo III a. C., tienen la misma técnica de peinado de algunas figuras del Cerro de los Santos; este hecho es digno de tenerse en cuenta para fechar el santuario ibérico y establecer el posible influjo artístico.—J. M.<sup>o</sup> BLAZQUEZ MARTINEZ.

DELORT, E.: *Vases ornes de la Moselle*. 234 págs. 94 láms. Société d'impressions typographiques, Nancy, 1953.

Este libro es la aportación más importante de los arqueólogos franceses al conocimiento de la terra sigillata galica desde la aparición del libro de Dechelette.

Entre 1934 y 1936 fueron descubiertos en Chemery-Faulquemont varios hornos cerámicos y excavados numerosos testares, lo que ha permitido reunir un material importantísimo para el estudio de los talleres del Este de la Gallia y singularmente de Satto, gracias al estudio de varios miles de fragmentos, de los que se estudian en esta obra 620.

Diez capítulos son dedicados al estudio de los Drag. 27 del taller de Satto y de Saturninus, así como de los Drag. 29 y 30 y los moldes y punzones. En grupo aparte se estudian los vasos de un supuesto taller de Luxeuil, cuya identificación es precisa, y el ceramista queda anónimo por ahora; fragmentos aislados y la técnica de fabricación son estudiados al final de la obra. La difusión geográfica de los productos de estos talleres es estudiada cartográficamente.

Acompaña a la obra, y con él se inicia el estudio, una descripción del lugar de los hallazgos y de la excavación, descripción que hubiéramos deseado más minuciosa.—A. BALIL.

LEHMANN, Phyllis Williams: *Roman wall-paintings from Boscoreale in the Metropolitan Museum of Art* (Monographs of Archaeology and fine arts V) The Archeological Institute of America Cambridge Mass. 1953.

Este volumen está dedicado al estudio

de las pinturas de la villa de Publius Fannius Synistor en Boscoreale, descubierta a fines de la pasada centuria, y cuyos materiales tras un antiarqueológico saqueo, fueron dispersados entre los museos de Nápoles, Mariemont, Louvre, colección Rostohild, Amsterdam y Metropolitan de Nueva York. Lamentablemente, carecemos aún de un estudio completo que reúna en una sola publicación estos materiales dispersos geográfica y bibliográficamente, más estudiados como obras de arte que desde un punto de vista histórico.

El Metropolitan Museum conserva, en su totalidad o en su mayoría, las pinturas de dos salas, la llamada de Afrodita y el dormitorio, magníficos conjuntos pictóricos que son bien estudiados en esta obra, acompañada de magníficas reproducciones. Iniciase el estudio con un capítulo, muy breve, dedicado al estudio de la villa urbana, la rústica que se ha convertido en el paralelo inevitablemente utilizado, no siempre acertadamente, al estudiar toda clase de villas rústicas en el Mediterráneo Occidental queda aparte, y los elementos pictóricos conservados en otros museos pásase al estudio de la sala de Afrodita. La autora rechaza la interpretación que a estas pinturas diera Stüdniczka, quien quiso ver en ellas una gran representación de tipo histórico en la que figuraba en lugar preminente Antigono Gonatas y sus familiares y amigos, presentando en ellas una serie de representaciones del ciclo de Venus y Adonis. Teniendo en cuenta la nigratuidad del arte romano, defendida recientemente por Schefold (cfr. *Pompejanische Malerei*) no resulta difícil ver en esta sala un lugar destinado al culto de Adonis.

Muy distintas son las pinturas del dormitorio, magnífica realización del segundo estilo. En ellas, y a través de una columnata pintada sobre las paredes laterales, véñese una serie de edificios destinados ya a la explotación agrícola, ya a un mayor confort, un monumento consagrado a Diana, unos templetos circulares, probablemente relacionados con el culto de Venus, una cueva una pérgola, una fuente y una panorámica, en suma, una visión del dominio, más idea-

lista que real, comparable a la que debía divisarse desde las terrazas de la villa.

Completa esta obra, magnífico estudio realizado con sumo cuidado y minuciosidad, un capítulo destinado al estudio del estilo y realización de las pinturas, así como una nota de H. Bloch, dedicada al propietario o propietarios de la villa.

Cuarenta y dos magníficas láminas completan esta cuidadosa descripción y estudio, que desearíamos ver extendidos a todos los materiales de Boscoreale.—  
A. BALIL.

GORDON, Arthur E.: *Quintus Veranius, consul A. D. 49: a study based upon his recent ly identified sepulchral inscription* University of California publications in classical archaeology, vol. 2, n.º 5, VIII, 231-352 págs. 7-13 láms. University of California Press. Berkeley and Los Angeles, 1952.

Este trabajo constituye un modelo de publicación e investigación epigráfica, completada por una magnífica presentación tipográfica, a la que ya nos tienen habituados las publicaciones arqueológicas de las Universidades americanas, completada por una abundantísima ilustración; cada una de las inscripciones utilizadas en el estudio es publicada en fotografía del original y también del calco, que las circunstancias actuales hacen cada día más rara.

La inscripción utilizada como elemento principal de este estudio es de identificación muy reciente (1948), pero fue descubierta en 1926 en Pratolungo (a diez kilómetros al N. de Roma, junto a la vía Tiburtina), ingresando en el Museo Nazionale Romano en 1923. A pesar de ello, la inscripción ha permanecido inédita hasta ahora, lo que nos lleva a meditar de la insuficiencia de publicaciones como la *Année Epigraphique* o las *Notizie degli Scavi* cuando éstas han de chocar con la abulia de las personas llamadas a realizar la primera publicación de los documentos.

La inscripción se halla mutilada; de las veintidós líneas de que constara primeramente se conservan trece e incompletas; la identificación, pese a no contener la inscripción el nombre de

Quintus Veranius, es segura y nos permite conocer nuevos extremos de su *cursus honorum*, conocido en parte por inscripciones griegas y pasos de Flavio Josefo y Tácito.

Quintus Veranius fué hijo de un senador homónimo protegido de Tiberio a consecuencia de su participación en el descubrimiento de la conspiración de Pison, nacido hacia el 12 d. d. J. C. Su carrera fué brillante, triumvir monetal, tribuno de la IV Escítica, questor el 37, tribuno de la plebe el 41, después gobernador de Licia, cónsul el 49 y gobernador de Britannia el 58 cargo, en ello coinciden Tácito y la presente inscripción, que le fué concedido sin solicitarlo y en cuyo desempeño murió. Tuvo dos descendientes, un hijo que falleció a los seis años y que fué enterrado junto a su padre, como menciona la presente inscripción, y una hija, Verania Gémina, que casó con Calpurnio Pison, a quien Galba escogiera como heredero.

La inscripción de Pratolungo, epitafio de Quintus Veranius y su hijo, es una *laudatio* del mismo y da a conocer nuevos aspectos de su carrera, así su gobierno en Licia duró cinco años y sus campañas militares de sumisión de pueblos montañeses, siendo cónsul fué admitido entre los augures y terminado aquel fué elegido *curator aedium sacrarum et operum locorumque publicorum*, cargo que desempeñó tan a conciencia que el senado permitió que los *equites* y el pueblo le eligieran una estatua honorífica. En el reinado de Nerón cuidó de la organización de juegos, los *ludi Maximi?*, y a continuación recibió, como ya era conocido, el gobierno de Britania.

Gordón propone ciertas restituciones a las partes perdidas de la inscripción, restituciones que no son, como es tan frecuente, invenciones sin ninguna base, sino frutos de un detenido estudio paleográfico y de una valoración de las distancias entre las letras, las palabras y las frases, y una detenida crítica de las fórmulas epigráficas y gramaticales, confrontadas con numerosos ejemplos. Al mismo tiempo el autor presenta numerosas posibilidades en las restituciones,

exponiendo los argumentos, basados en razones prosopográficas e históricas, que le llevan a escoger una u otra. Esta minuciosidad y rigurosidad científica del método, el abundante material, bibliográfico y epigráfico, utilizado, así como la prudencia de las conclusiones, hacen que este trabajo deba ser considerado como un modelo de investigación epigráfica y prosopográfica.

Quisiéramos destacar, por el cuidado con que han sido realizados y por la utilidad que han de tener, los dos apéndices, dedicados, el primero, a la enumeración de todos los senadores conocidos como *curatores aedium sacrarum* y la relación de todos aquellos personajes que han recibido los *ornamenta triumphalia* (desde Augusto a Adriano) o fueron glorificados en vida mediante la erección de una estatua (hasta mediados del siglo V), completados por estudios de estas prácticas institucionales.

Naturalmente, el autor desconoce el buen estudio de Birley dedicado a Quintus Veranius como gobernador de Britania (*Durham University Journal* 1952) publicado después de su obra y que contiene numerosas alabanzas al estudio de Gordón. Señalemos asimismo que los calcos de las inscripciones, muy bien realizados, han sido hechos con el habitual procedimiento del papel poroso y no utilizando gomas especiales técnica aún discutida (cfr. A. J. A. 1951-52 y las actas del Congreso Internacional de Epigrafía y Paleografía de París en el que se presentó una ponencia sobre este tema), pero que debido a sus ventajas es de suponer que no tardará en imponerse.—A. BALIL.

MARGARY, Ivan D.—*Roman Roads in Britain. Vol. I. South of the Foss Way-Bristol Channel*. London, 1955. 246 págs. 17 láminas, 11 mapas.

El autor ofrece en este primer volumen un magnífico estudio sobre las Vías Romanas en Inglaterra; tema al que los investigadores ingleses han dedicado siempre particular atención. Abre el libro una breve y enjundiosa introducción, en que toca una serie de puntos que ambientan

magníficamente al lector para adentrarse en la lectura de las restantes páginas. Son temas generales que sirven de base al estudio sobre las Vías Romanas. Así se trata: la peculiaridad de las Vías Romanas, derrumbamiento del sistema en la isla (hacia 410), vestigios de las Vías, el sistema de las Vías Romanas en Inglaterra, bibliografía sobre las Vías Romanas Inglesas. Basta leer las dos páginas que el autor dedica a este último punto para caer en la cuenta de que las Vías Romanas Inglesas es un tema particularmente tratado por los sabios de aquella nación. Al final de la introducción Ivan D. Margary anuncia el propósito que le movió a escribir este libro: examinar el estado de las Vías Romanas tal como están hoy. Este examen se realiza en cinco capítulos, con una meticulosidad admirable. El autor ha caído en la cuenta de dos puntos importantes. Las Vías Romanas siguen, poco más o menos, las líneas de los ferrocarriles; hecho que prueba, como observa ya Margary, que los Ingenieros Romanos hicieron un minucioso estudio de la topografía y que supieron encontrar los caminos naturales más convenientes para el trazado de las Vías. Sería interesante conocer si en otras provincias del Imperio este hecho se puede igualmente comprobar. Londres, en segundo lugar, es el centro del cual parten las Vías.

El autor estudia las Vías que parten de la Capital Inglesa con sus ramales en las distintas direcciones, Sud-Este y Londres, Londres y Sud-Oeste, Londres y el Oeste y Nor-Oeste, Londres y el Norte, Londres y el Este son los títulos de los capítulos, cada uno de los cuales se subdivide en varios apartados en que se estudia, con todo lujo de detalles, el estado de la vía principal y de sus ramales. No poco contribuye a dar claridad al texto los mapas que le acompañan y las fotografías aéreas, que para esta clase de trabajos son necesarias. A cada capítulo sigue la bibliografía sobre la vía y sus ramales.

El presente libro es una buena contribución no sólo al estudio de las Vías Romanas en general, sino un prototipo, casi nos atreveríamos a calificarle de perfecto, para esta clase de estudios, ne-

cesarios tanto al historiador como al arqueólogo. En España sería de desear un libro de esta clase y de esta calidad, al que tiene que preceder, como en Inglaterra, una serie de trabajos monográficos. Este tema, el de las Vías Romanas, es uno de los más necesitados de estudio acá. El investigador que lo acometa, como Ivan D. Margary, deberá recorrer pacientemente, palmo a palmo, nuestro suelo, al mismo tiempo que observa minuciosamente el terreno desde el aire; estudio que, por otra parte, es apremiante, ya que en España, como en Inglaterra, las Vías Romanas sufren un lento proceso de destrucción.— J. M. BLAZQUEZ MARTINEZ.

WARMINGTON, B. H. *The North African Provinces from Diocletian to the Vandal Conquest*. Cambridge, 1954. 115 páginas. Tres mapas.

B. H. Warmington ha logrado en este libro dar una rápida y completa sobre el Norte de Africa en el periodo comprendido entre Diocleciano y la conquista vándala. El volumen no es muy extenso, pero el estudio es relativamente profundo, dado las pocas páginas de que consta, y la lectura es agradable y su interés no decae ni un momento. A lograr este efecto contribuye el estilo, que es muy sencillo y ágil.

El autor toca estos ocho puntos, que considera fundamentales para una completa síntesis de la vida africana en el periodo que historia: administración provincial en Africa, historia militar, las fronteras y sus defensores, las ciudades, el campo, moros y romanos, donatismo, y finalmente vida intelectual.

En todos estos capítulos da una visión del tema, siempre basándose en una serie de hechos deducidos de las fuentes literarias, de las aportaciones de la epigrafía, y a veces también de la arqueología. El autor usa muchísimo, como fuente de información, la epigrafía, ya que los escritores romanos sobre determinados aspectos, altamente interesantes para nosotros, son sumamente parcos, e incluso alguno de los puntos más delicados de la vida Africana sin ella se escaparía por completo,

En el primer capítulo estudia la división de las provincias, la importancia del procónsul en el Africa proconsular, los distintos cargos de los gobernadores provinciales, la corrupción de los servicios imperiales, cerrando el capítulo unas breves alusiones al *concilium provinciae* y a su importancia. Es digno de notar que el autor varias veces insiste en que la Mauretania Tingitana se vincula a España y no al resto de Africa. Esta vinculación la captaron perfectamente los Romanos al unirla al sur de la península. Este hecho es importante notario, pues probablemente en todos los periodos de la historia se observa la misma vinculación. Este primer capítulo, tal vez, es el más flojo pero es el obligado comienzo para el libro.

A continuación pasa revista a las revueltas militares desde el año 288 hasta la caída de Cartago en 439 en poder de los Vándalos, señalando las que han dejado huella en la vida africana.

El tercer capítulo es uno de los más interesantes. Principia con un breve recuento de los desiertos norteafricanos, para analizar después la importancia del *fossatum* y el *imes*, no desde el punto de vista estrictamente militar; ambos marcan una línea de economía; en este punto insiste el autor y su importancia queda bien de manifiesto.

Al estudiar las ciudades, subraya nuevamente la importancia de la epigrafía, ya que hay muchísimas revueltas, que enumera, que sólo se conocen a través de las inscripciones; exactamente lo mismo que al hacer el catálogo de las construcciones efectuadas bajo los reinados de Diocleciano y Maximiliano, se apoya exclusivamente en la epigrafía. El florecimiento de las ciudades africanas coincide con Trajano y Septimio Severo, decayendo notablemente a la muerte de éste último emperador. Cierra éste capítulo un estudio detallado de la organización de las ciudades. En España probablemente se puede reconstruir la historia de éste periodo principalmente a través de la epigrafía también.

El capítulo dedicado al campo, tal vez, con vistas a España, es el más interesante, porque de su lectura se deduce que

el tipo de economía era igual al que las fuentes literarias nos pintan en la Bética, a base de mucho cultivo de cereales y exportación de aceite. El mayor terrateniente era el mismo emperador. Había, como probablemente en Andalucía, muchos cultivadores ricos.

Nuevamente B. H. Warmington, se ve obligado a recurrir a las inscripciones, casi exclusivamente, al hablar de moros y romanos, capítulo en el que señala las distintas aéreas, con preponderancia de elemento indígena; termina éste capítulo señalando la fuerte romanización de los deyezuelos nativos.

En el capítulo séptimo, el donatismo, se esfuerza en indicar la conexión de esta herejía con la historia política social y económica; con esta dirección que da el tema éste adquiere una gran novedad e interés.

En el último capítulo revisa la contribución de África a la cultura romana, indicando las figuras principales.

Los estudios sobre el Norte de África están tomando recientemente un incremento grande. Este libro es un sabroso aperitivo para degustar trabajos de mayor envergadura.—J. M.<sup>o</sup> BLAZQUEZ.

GRANT, Michael: *Two Six Main "Aes" Coinages of Augustus. Controversial Studies* XX-178 pp. XX lams. University Press. Edimburgo, 1953.

Este libro viene a ser ampliación y complemento a la vez de *From Imperium to Auctoritas* al estudiar algunas emisiones que por su cantidad y larga circulación fueron la base de la circulación de moneda fraccionaria. El principal esfuerzo ha sido la determinación de lugares y fechas de acuñación. Cuatro grupos han sido establecidos. talleres principales e iniciadores de la emisión, talleres provinciales que la continúan y talleres secundarios asociados a éstos, y finalmente talleres productores de "imitaciones bárbaras". Los elementos utilizados para establecer estas bases han sido múltiples, incluso se ha recurrido al análisis al espectroscopio.

Las acuñaciones citadas, son:

1) Reverso: carreta tirada por dos bueyes, hacia el año 19 a. d. J. C. El ta-

ller inicial es Antioquia de Pisidia. Provinciales Troade.

2) Reverso con S. C. y nombres de *tresvir monetalis*. Hacia el año 19 a. d. J. C. Iniciada en Roma y continuada por talleres itálicos.

3) Reverso S. C. y corona de laurel. Hacia el año 14 a. d. J. C. El centro inicial es Antioquia de Siria.

4) Reverso C. A. en corona de laurel o *corona navalis*, igual fecha. Taller inicial impreciso pero microasiático. Talleres secundarios en Siria, Chipre y Balcanes.

5) Tipo de Nemausus con el cocodrilo. Emisión principal en Nimes desde el año 14 a. d. J. C.

6) Tipo de ROM. ET AVG. con altar. Empieza la emisión el año 10 a. d. J. C. Para este tipo y otras emisiones occidentales es difícil establecer la seriación de cecas.

Como en otras obras del autor junto a una gran rigurosidad científica se une una magnífica exposición de método de trabajo, preciso e interesante por sus originales puntos de vista.—A. BALIL.

WALBANK, Frank W.: *The Decline of the Roman Empire in the West*. (Schuman, College Paperbacks, 4) XIII, 97 páginas y un mapa. Schuman. Nueva York, 1953.

Esta monografía, hábil síntesis en un breve espacio de las múltiples facetas de un problema complejo, está concebida con una finalidad filosófica y moral, presentar la caída del mundo clásico como una lección y una advertencia para el mundo actual.

En el estudio de las causas de la decadencia Walbank regresa a la tesis de Rostovzeff, el desnivel cultural, moral y económico que separaba las clases intelectuales o directivas de la sociedad grecorromana de la masa proletaria, lo que debía redundar en un desequilibrio económico por insuficiencia de los medios de producción, desequilibrio que debía terminar en catástrofe, y en ello ve Walbank la diferencia entre el mundo clásico y el actual.

Este trabajo, si bien nada nuevo aporta, es de fácil lectura y clara explicación.—A. BALIL.

CLARKE, John: J. M. DAVIDSON, Anne S. ROBERTSON, J. K. St. JOSEPH, S. N. MILLER: *The Roman occupation of South Western Scotland* XIX 246 páginas, 12 figr. y 66 láms. Robert Maclehose. Glasgow, 1952.

Esta obra es el resultado de un proyecto esbozado en 1937 de trazar un inventario de las huellas de la ocupación romana en el S. W. escocés, el resultado de esta labor de equipo es una magnífica exposición de trabajo de campo. La primera parte, comunicaciones, ha sido realizada por St. Joseph y Davidson, en colaboración con el departamento encargado del alzado del mapa de Britania Romana. Los mismos autores y Clarke y Robertson han estudiado las fortificaciones. Asimismo Miller estudia el puente de Summerston. Miller ha cuidado del capítulo de síntesis y conclusiones.

Completa este interesante libro una nutrida bibliografía y una abundantísimo ilustración.—A. BALIL.

GRANT, Mitchel. — *Roman Imperial Money*. Th. Nelson and Sons, Edinburg, 1954. 324 pags., 88 figr., más XL láminas.

He aquí un magnífico libro de historia romana, trazado con mano maestra a través del prisma de la moneda imperial. Uno más de la serie de trabajos con los que Mitchel Grant, profesor de la Universidad de Edinburgo y presidente de la Royal Numismatic Society, ha logrado interesar a los historiadores hacia el campo numismático tan abandonado, a pesar de la legión de coleccionistas y tan rico en enseñanzas históricas.

El libro va dirigido en especial a todos los amantes de la antigüedad romana y aunque se destaca que no es para numismáticos, creemos que los especialistas obtendrán de su lectura mucho provecho. En particular lo recomendamos a nuestros alumnos de disciplinas clásicas, que conseguirán con su lectura una visión más perfecta e interesante de un aspecto del Imperio, que les aclarará muchas cuestiones.

El autor dedica una primera parte al proceso imperial antes y después de Actium, quedando perfectamente desta-

cada la honda transformación que representa el reinado de Augusto, que no escapa a la sensibilidad de sus contemporáneos. En la segunda parte subraya el gran problema con el que se enfrenta el Imperio al tener que dotar al mundo de una unidad monetaria y cómo va resolviéndolo. La moneda se maneja como arma de propaganda imperial y de información, reflejando paso a paso los acontecimientos imperiales y familiares del emperador. La visión de la etapa de Augusto a través de las acuñaciones es de gran interés. El desarrollo subsiguiente manteniendo las mismas directrices se desgrana en la tercera parte. Otra se dedica a las personificaciones en las monedas con sus aspectos humano y divino, virtudes, etc., con un fino análisis, separando lo que se trata no de virtudes personales inherentes al emperador reinante, sino como una bendición, realizada en realidad con un solo propósito, a saber, la glorificación del régimen imperial, cuya figura central es, naturalmente, el emperador de turno. En este sentido aparece Pax, Concordia, Libertas, Pietas, Spes, Salus, Victoria, etc., *Augusta*, frente a Pax, Aequitas, Tutela, Pietas, Victoria, etc. *Augusti*.

En una quinta parte se analiza la moneda conmemorativa de aniversarios imperiales, fundaciones de templos, etcétera, característica de la devoción al pasado tan romana. La última parte está dedicada a la decadencia de las acuñaciones con análisis de la devaluación, sus circunstancias y sus terribles consecuencias. Cierra el libro un apéndice comentado de una selección de términos latinos monetarios y las notas bibliográficas de cada capítulo comentadas, lo que amplía considerablemente su valor.

El texto, claro y sencillo, es de lectura fácil y agradable y se acompaña constantemente de muy buenas reproducciones de las monedas que el autor va eligiendo para su desarrollo y que constituyen un buen complemento gráfico, que se enriquece con las maravillosas láminas finales. Impecablemente impreso, constituye no ya una obra magnífica, sino una verdadera joya bibliográfica.—J. M. de M.

BECATTI, G.—*Oreficerie Antiche dalle Minoiche alle Barbariche*. Roma, 1955, 223 págs., CLXIX láms.

G. Becatti ha logrado un libro magnífico de presentación con este volumen, en el que da una gran síntesis de toda la orfebrería antigua. Presupone un esfuerzo titánico para hacer una gran síntesis de la joyería de los distintos pueblos y las relaciones de unos talleres con otros. Comienza el estudio con la orfebrería cretense, que constituye el prólogo obligado para el análisis de las joyas del Mediterráneo en el primer milenio a. C. Al arte cretomicénico dedica tres capítulos. Se esfuerza el autor para encuadrar la orfebrería dentro del ambiente histórico en que aparece y en presentar un análisis estilístico que desentrañe el verdadero valor de las piezas. En la ordenación de los capítulos sigue un orden cronológico de modo que se pueda señalar la influencia de unas zonas sobre otras. Después de la orfebrería creto-micénica viene la griega, que es la fuente de inspiración para los talleres de los distintos pueblos en muchísimos aspectos. En los distintos capítulos hace continuas alusiones a las joyas reproducidas, de las que, de cada zona, entresaca las que juzga más representativas y mejores. El libro es un corpus magnífico, aunque no exhaustivo, de orfebrería. El hecho de dar juntas las piezas de los distintos pueblos, no es uno de los menores aciertos, pues se pueden observar bien las dependencias de unos talleres de otros en cuanto a temática y técnica. Así se ve que el cinturón de la Aliseda, Tav. XLII, lleva una palmeta fundamentalmente idéntica a una grabada sobre una pieza de Tharros (Tav. XLII, n.º 224) y a las que tiene una lámina de oro hallada en Caere (Tav. XLIX). Por otra parte, esta última pieza presenta la particularidad de que también en ella se da el tema, repetido en franjas, de esfinges y hombres con leones rampantes. Creo personalmente que el taller de esta joya estuvo en Creta, donde hay un cinturón muy parecido en el tema (E. Kunze, *Kretische Bronzereliefs*, Taf. 56, 56). Según G. Becatti, los pendientes de la Aliseda,

Tav. XLIII, serían del siglo VI a. C. Tal vez la comparación con piezas etruscas que presentan igual técnica obliga a subir esta fecha en un siglo. Los pájaros de los pendientes de la Aliseda, cubiertos de cordoncitos de granulaciones, son idénticos en técnica a esfinges, aves y leones, de distintas joyas etruscas del siglo VII a. C. (Tavs. XLVI, LIV-LVII, LXI). Las palmetas que ornamentan los extremos de las pulseras de la Aliseda (Tav. XLIV) son iguales, en técnica, a las representadas en la pieza de Tharros (Tav. XLII, 227) y muy parecidas (hasta en los detalles a ellas, ya que se encuentran también rematando las extremidades de la joya. Los dos cordoncillos de las pulseras de la Aliseda se hallan igualmente en la lámina de Caere (Tavs. XLIX), y en otras joyas de la misma localidad y siglo (Tav. L. 238). No es muy correcto llamar al tesoro de la Aliseda arte *púnico ibérico*, pues las piezas proceden seguramente del comercio fenicio. Se echa de menos entre la orfebrería procedente de España, una pieza tan soberbia como es la pátera del tesoro de Perotitos. El brazalete de este mismo tesoro, que representa una serpiente enroscada, es muy parecido a uno romano (Tav. CXLII). Los pendientes de Santiago de la Espada los fecha G. Becatti en el siglo III a. C., lo que da una cronología un poco más elevada que la que aquí se admite generalmente. Cada pieza lleva una descripción detenida de la misma, con la fecha y la bibliografía. Este catálogo descriptivo subsana la ligereza que, tal vez, presenten, en algún punto, los capítulos en los que estudia el arte de los distintos periodos y zonas.

El libro está bien rematado en todos los detalles; índice de Museos, de procedencia y de ilustraciones. Una bibliografía general cierra el volumen.—J. M.º BLAZQUEZ MARTINEZ.

*El concepto de la epigrafía. Consideraciones sobre la necesidad de su ampliación.* Discursos leídos ante la R. Academia de la Historia por los señores don Joaquín María de NAVASCUES y de Juan y don Manuel Gómez Moreno y Martínez en la recepción pública del primero

el día 18 de enero de 1953. Madrid, Aldus S. A., 1953. Un vol. de 104 páginas.

Este discurso de solemnidad académica pronunciado por el señor Navascués contiene indicaciones muy interesantes, que recomiendan nos ocupemos de él aquí. Después del elogio a su antecesor en el puesto (el conde de Romanones), el nuevo académico se ocupó del concepto de la epigrafía. Se declara resuelto partidario de un mayor interés hacia lo que podríamos llamar paleografía de la epigrafía, es decir, el estudio de las formas de letra, que constituye el elemento capital para su datación cuando no tienen escrita la fecha. Ello exige una renovación en el concepto mismo de las grandes colecciones epigráficas vigentes, renovación hoy sólo limitada por razones prácticas y de economía.

Navascués se refiere a sus trabajos sobre inscripciones de Mérida y presenta cuadros sobre la evolución de ciertas letras desde el siglo V al VII. Asimismo señala la importancia del estudio también de elementos ornamentales en las inscripciones.

El autor subraya cómo a veces la epigrafía se enlaza directamente con la paleografía, así cuando declara (p. 77): "De nuestra escritura visigoda posterior al año 711 he hallado vestigios en una inscripción cordobesa del año 608". La benéfica influencia de los métodos y estudios de J. Mallon se acusa en estas nuevas orientaciones, que es fortuna hayan entrado en España y se hayan desarrollado por epigrafistas españoles como el señor Navascués. Para él, la epigrafía ha de ocuparse no sólo de los caracteres internos de la inscripción, como se hacía tradicionalmente, sino de los mismos caracteres externos (p. 82).

La contestación del señor Gómez-Moreno es una breve pero brillante incitación al estudio de la epigrafía española, para señalar la riqueza y el interés de las inscripciones medievales. En el desarrollo de las indicaciones de Gómez-Moreno está un gran libro, por hacer después de las *Inscriptiones Hispaniae Christianae* de Hübner, que constituiría la tarea de un estudioso durante años.

Llamamos la atención de los lectores hacia este amplio campo, mal acotado, fuera de las especialidades acostumbradas, y donde tanto queda por hacer.—A. T.

SANTOS GENER, S. de los.—*Memoria de las Excavaciones del Plan Nacional realizadas en Córdoba (1948-1950)*. Comisaría Gral. Excavaciones. Informes y Memorias n.º 31. Madrid, 1955. 143 págs. 52 figs. y XXV láms.

Una ciudad de la gloriosa tradición de Córdoba es siempre una inagotable cantera arqueológica, pero a la vez un mundo de dificultades y problemas que obstaculizan su real conocimiento. La labor del investigador local es múltiple y variada, y para poder sacar partido es preciso una labor diplomática tanto o más intensa que el dominio de la técnica arqueológica. Es raro que pueda efectuarse muchas veces una verdadera labor de excavación, mientras por el contrario suelen ser abundantes las ocasiones de efectuar prospecciones y sondeos que rinden siempre materiales importantes pero cuya integración en la secuencia arqueológica es difícil, si no imposible. Este es el carácter de la mayor parte de los trabajos reseñados en esta Memoria, verdadero carnet de notas cordobesas de gran interés, al que podrían ponerse numerosos reparos técnicos de tratarse de otro tipo de yacimiento. Aunque faltan secciones de los sondeos y excavaciones, buenos planos permiten precisar topográficamente los hallazgos. Señalemos como de gran interés el lote epigráfico de la necrópolis del Camino Viejo de Almodóvar y el conjunto arquitectónico del solar del Ayuntamiento, que merecen monografías especiales.—J. M. de M.

SCHULTEN, Adolf.—*Iberische Landeskunde. Geographie des antiken Spanien. Band I*. Librairie Heitz, Strasbourg. Kehl, 1955. Un vol. de 466 páginas.

Constituye un verdadero acontecimiento la aparición de este volumen, tanto tiempo esperado, de la obra del gran filólogo Adolfo Schulten. Con ella corona una larga vida, dedicada en su mayor

parte a los estudios de la antigüedad peninsular. Los textos y las referencias se apilan en esta obra de forma que el estudioso dispone de copiosos materiales de trabajo, ordenados con seguro método. En sendos capítulos se trata de cuestiones generales (I), fuentes antiguas (II), bibliografía moderna (III), orografía (IV), costas (V), hidrografía (VI), mares (VII), el estrecho de Gibraltar (VIII), clima (IX), mineralogía (X). Queda para otro tomo la geografía humana, que desgraciadamente todavía no se ofrece en forma tan completa en ninguna otra parte. Hay que seguir acudiendo a la vieja *Hispania* del propio Schulten o directamente a los textos, tal cual ahora van estando completos en las *Fontes*.

Es lástima que por una serie de circunstancias el libro de Schulten haya aparecido con demasiado retraso, cuando ya el autor no ha podido, por su avanzada edad, revisar las pruebas (y así faltan todas las referencias en el texto en la última parte) y cuando mucha bibliografía moderna ha quedado fuera de la necesaria y oportuna consideración.

Aparte del valor científico del libro hay que señalar a los lectores del mismo que también tiene un interés general, al menos para los españoles. Desde este punto de vista es curioso que en Schulten pervivan conceptos y juicios que sin duda provienen de sus primeras impresiones en una época en que el tono sobre España era más bien pesimista y desde la orgullosa Europa de antes de la guerra del 14 se miraba nuestro país con cristales realmente de color triste. Así, cuando a Schulten le parece España más rica que Italia y que Grecia pero "bis auf den heutigen Tag zum grössten Teil weder ein reiches, noch ein kulturell hochstehender Land. Die Gaben der Natur sind durch die Anlage der Bewohner unfruchtbar geblieben" (p. 31). Es este mismo espíritu el que le lleva a comparar constantemente a España con Africa, y no sólo en lo geográfico, sino también en lo etnográfico y cultural (por ejemplo p. 183). El clima le parece excesivamente duro. Es verdad que Schulten inició su experiencia española en Soria, pero, evidentemente, repite demasiadas veces lo de "nueve meses de invierno y

tres de infierno" y exagera un tanto cuando afirma textualmente (p. 428) que la mayoría de los habitantes (*die meisten der Bewohner*) de esta pobre meseta del Duero perecen de pulmonía. Es la España de Costa, Senador, Macías Picavea, la que se interpone entre el autor y la realidad cuando llega a decir (p. 297) que ni siquiera el Duero tiene agua.

Un apasionamiento semejante es el que le lleva, a él, buen conocedor de la arqueología peninsular, a considerar a los iberos "unpolitisch, kulturlos" (pp. 26 y 28). Realmente no se puede decir tal cosa de un pueblo que conservó desde tiempos remotos una escritura propia, única en Occidente, y creó un arte maravilloso.

Por lo demás, no quisiéramos que estas observaciones, que provienen de vivir en otra época en que desastres mundiales permiten ver de más cerca la realidad histórica de España, empañasen nuestro juicio encomiástico de la obra de uno de nuestros maestros principales. Aquí hay ciencia sólida y segura, y dependeremos mucho de este libro no sólo nosotros, sino ulteriores generaciones de científicos. Notemos sólo algunas confusiones como la que se establece sobre el curso del Guadiana en la p. 338 o como la derivación *Serpts* de *Sorobis*, suponiendo una diptongación imposible en ese territorio (p. 319). Igualmente es un error remitirse a la Hitación de Wamba (páginas 102-165), que Vázquez de Parga ha demostrado definitivamente es una falsificación tardía.—ANTONIO TOVAR.

SCHULTEN, Adolfo: *Avieno, Ora marítima*. Periplo massaliota del siglo VI a. de J. C., junto con los demás testimonios anteriores al año 500 a. de J. C. *Fontes Hispaniae Antiquae*, publicadas bajo los auspicios y a expensas de la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Barcelona por A. Schulten y L. Pericot, Fascículo I, 2.ª edición, 201 p. y un mapa plegado. Barcelona, Librería Bosch, 1955.

Saludamos con satisfacción esta segunda edición del primer fascículo de las *Fontes*, que se abrieron con él a la luz pública hace ya treinta años. Desde en

tonces el progreso de tales estudios en nuestro país ha sido considerable, y el público de lectores se ha ampliado lo suficiente como para que se requiera una segunda edición. La colección, tan valiosa e interesante, continúa con su ritmo, lento si se quiere, pero seguro.

El trabajo de Schulten se mantiene todavía plenamente válido, y por ello no son muchos los cambios introducidos en esta nueva edición. Como homenaje al su autor, y para comodidad del lector, vamos a señalarlos.

La composición de la *Iberische Landeskunde*, que ha ocupado a Schulten largo tiempo, explica algunas correcciones y adiciones. Por ej. la abreviación del texto sobre las dimensiones de los derrteros diarios (p. 30), o la nueva referencia a la importancia comercial del estuario del Tago (p. 105), o las bocas del Betis (p. 115 s.), o el golfo de Rosas, con la breviación histórica a la fecha de la fundación de Ampurias y la propia Rosa (p. 137).

El autor ha modificado sus ideas sólo sobre un punto fundamental, y reordena algunas de las fuentes de Avieno, así en lo que se refiere a Escimno (p. 44 s.), o haciendo desaparecer el árbol genealógico de las diferentes redacciones y fuentes a que fué sometido el periplo marsellés a lo largo de novecientos años (p. 46 de la 1.<sup>a</sup> ed.).

El comentario de Avieno por Berthelot es tomado muy poco en cuenta por Schulten, que sólo reconoce a su autor buen conocimiento de los hechos referentes al sur de Francia (p. 63). De la bibliografía moderna española acerca de Tartesos el autor no toma nada en consideración.

Las fuentes más antiguas griegas sobre nuestra península resultan acrecidas en la nueva edición con aportaciones antes desconocidas: no figuraban en la primera edición el texto de Herodoto sobre el periplo de Africa dispuesto por el rey egipcio Neco, como tampoco el fragmento de las *Ciprias* en que se habla de la isla de Sarpedón (Banco de Salmedina para Schulten, p. 182), ni el del épico Píandros de Camiro sobre Hércules en el Estrecho, que tan bien completa el famoso fragmento de Estesicoro, ni tres nuevas referencias, una a Tartesos en sc<sup>tho</sup>. *Ly-*

*cophr.* 643, y dos a Eritea en Macrobio y Ateneo.

El estilo ha sido mejorado en muchos puntos, donde en la primera edición se transparentaba demasiado el original alemán. Un par de veces hemos anotado (pp. 33 y 136) el provincialismo "como que".—A. T.

COURTOIS, C.: *Les Vándales et L' Afrique*. Gouvernement General de l' Algérie, Arts et Métiers Graphiques, 445 ps. 23 mapas. XII láminas. París, 1955.

Los estudios sobre el Africa Romana han tomado recientemente un interés grande. El presente libro es una de las aportaciones más serias que se han realizado sobre un punto concreto de Historia Norteafricana durante el Imperio Romano. C. Courtois ha elegido un tema sumamente concreto: La invasión vándala en el Norte de Africa y su repercusión en la marcha de la vida romana en aquellas provincias. Con este tema el autor, no se ciñe a este pueblo en el Africa, sino que traza un gigantesco cuadro la monografía de los vándalos desde que éstos entran en el escenario de la Historia hasta su total extinción. El título puesto por C. Courtois a su libro no da idea perfecta de su contenido. Tal vez se debe a que el punto que él primitivamente trató de investigar, sin duda por ser, dentro de las monografías existentes sobre los vándalos, el más descuidado, fué su estancia en Africa. Este estudio es quizás el más ambicioso que últimamente se ha realizado. No se contenta el autor con una exhaustiva monografía del pueblo vándalo, y del estado de las provincias africanas a su llegada, sino que con trazos sumamente vigorosos y originales, presentan las regiones por las que este pueblo atravesó. Siempre procurando señalar la marca que en la marcha de los distintos países imprimieron los vándalos. El objeto de su libro lo señala el autor en la introducción: "No se encontrará aquí una historia de los vándalos, ni una historia del Africa durante el siglo que la dominaron. Sólo intento comprender la medida en que la invasión germana modificó el ritmo de la historia africana

e investigar si ellos interrumpieron o no la continuidad de la vida africana". En realidad el libro consigue el fin propuesto y los otros dos que el autor descarta.

El estudio se divide en tres grandes partes: cada una de las cuales se subdivide en dos capítulos. Las dos primeras constituyen ya de por sí una monografía preliminar para la tercera parte, en la que estudia en qué medida los vándalos alteraron la estructura de la vida africana. En la primera parte, presenta el autor a los vándalos hasta su arribada al Africa; en el segundo capítulo trata un magistral cuadro del estado social, político, económico y religioso de las tierras en que se iban a asentar. El estudio de los vándalos comienza con lo que el autor llama la prehistoria de este pueblo, o sea el estudio, de las diversas fuentes literarias que nos proporcionan las más antiguas sobre ellos. Estas fuentes con la tradición gótica, la lombarda, la anglosajona y escandinava; echa mano también de dos auxiliares importantes, cuando las fuentes literarias son tardías y muy confusas: La toponimia y la arqueología. En el segundo apartado de este primer capítulo de la primera parte, presenta al pueblo vándalo en sus relaciones con el Imperio Romano, antes de ponerse en marcha e invadir las Galias, cuya marcha describe minuciosamente en el tercer apartado; el cuarto está dedicado a su estancia en España. El autor siempre intenta describir la huella que el pueblo vándalo dejó en los distintos pueblos con que se relacionó. Mas bien que una descarnada Historia política C. Courtois hace historia del espíritu en función de este pueblo. El segundo capítulo lo consagra al Africa. En este libro, las proporciones del estudio son gigantescas en profundidad y extensión. No se contenta el autor con presentar el estado del Africa en el período inmediatamente anterior a la llegada de los vándalos, sino que comienza con una revista del Africa Romana, para pasar al Africa que nunca pisaron los romanos, tocando puntos sumamente concretos, que son un magnífico exponente de la profundidad y seriedad con que C. Courtois trata el tema, como: El problema del Sahara Oriental,

el camello del Africa del Norte; la población del Sahara Tripolitana; los camellos en Tripolitana. Sólo el mero enunciado de estos puntos indica clarísimamente que el autor somete a su tema a un microanálisis de una fineza exquisita. El segundo capítulo lo cierra el estudio de las relaciones de bereberes y romanos y la descripción del clima religioso de Africa. La segunda parte se refiere al estado vándalo. El primer capítulo es de historia política. En cuatro grandes apartados describe meticulosamente toda la marcha de la invasión en Africa, pillajes, conquistas, etc., no contentándose sólo a tierras africanas, sino que enrola en su estudio todas las regiones, Córcega, Cerdeña, Sicilia, Roma, Oriente, etc. que de alguna manera se relacionaron con este pueblo. La virtud capital y la originalidad mayor del libro radica en que siempre intenta C. Courtois desenmarañar las causas profundas, analizando puntos sumamente concretos que frecuentemente son la clave que explican el desarrollo de los acontecimientos. Esto, lo realiza a la perfección el apartado "El secreto de Geiserico". El segundo capítulo está consagrado a la estructura política: Elementos del poder, La monarquía, los medios de Gobierno, y galería de Reyes. Esta parte es una de las mejores logradas en el libro; el Autor trata los puntos que no son una mera historia política con una materia y finura asombrosa, descendiendo a pormenores en el estudio, que difícilmente se encuentran aun en los historiadores más serios, como "Los Vándalos y la Noción del Estado". Todos los puntos por lejanos, que sean que de alguna manera se relacionen con los vándalos, quedan bien atornillados.

La tercera parte es probablemente la mejor lograda y constituye el núcleo del libro. Preesata en ella el autor a los vándalos en íntima relación con los romanos, siempre fijándose en la impronta que esos pudieran marcar en la vida africana, descendiendo a puntos tan concretos que el cuadro es acabado, hasta en detalles insignificantes, como el estado de la agricultura, la industria, los cereales, los árboles, etc. El segundo capítulo de

esta tercera parte está dedicado a las relaciones de moros y romanos y de aquellos con los vándalos. Cierra el libro un epílogo en que revisa la dispersión de los vándalos. Siguen cuatro apéndices en los que se estudia puntos importantes, que hubieran entorpecido la marcha del libro, como el de las inscripciones relativas al Africa vándala. El libro está perfectamente acabado en cuanto a índices (histórico, geográfico, de materias, de lámii-

nas y de mapas). La presentación es magnífica.

La lectura produce una impresión honda de dominio absoluto de la materia, de una estructuración del tema magnífica, de una erudición aombrosa, de un dominio de la bibliografía exhaustivo, de una agudeza de interpretación grande, de un estilo fluido y atrayente. En una palabra, de una calidad de historiador realmente impresionante.—J. M. BLAZQUEZ MARTINEZ.